

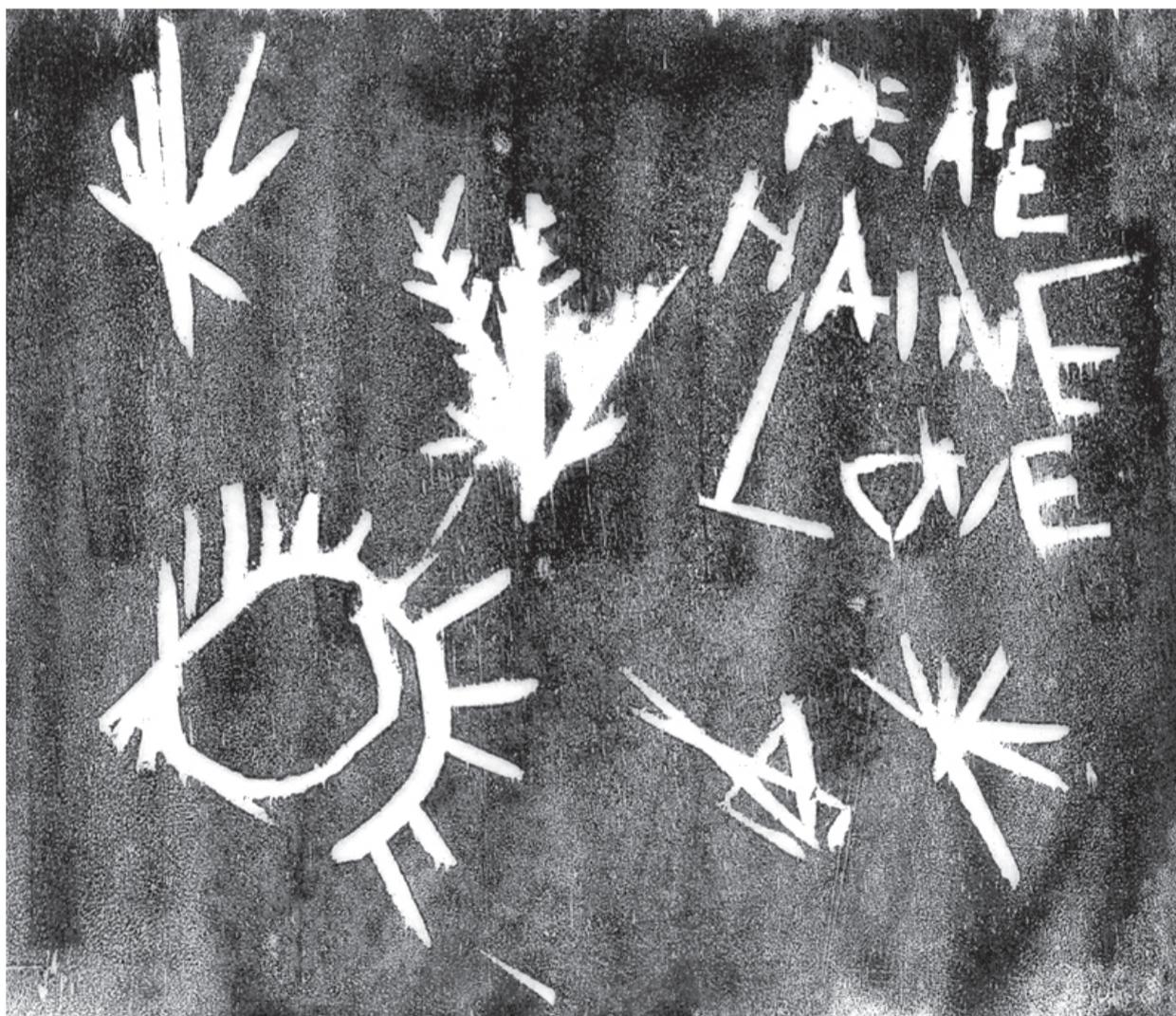
le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence ; ce numéro triple contient des textes des résidents de la Fondation du Levant de Lausanne et des contributions de trois écrivains consacrés: Bertil Galland, Daniel Abimi et Jean Chauma; un exemplaire coûte 15.-CHF ou 15.-euros.

Atelier d'écriture à la Fondation du Levant de Lausanne

suivi

de textes de Bertil GALLAND,
Daniel ABIMI et Jean CHAUMA



Mur, gravure sur bois, Alexandre

La Fondation du Levant

La Fondation du Levant s'occupe de personnes confrontées à des difficultés liées à la consommation de produits psychotropes. Les médecins parlent de « patients addicts ».

Je n'aime pas le mot « patient », le mot « malade », le mot « résident » ; je n'aime pas le mot « bénéficiaire », le mot « client »...

J'aime le mot « personne ». Le terme désigne un être conscient de lui-même, un humain réel qui possède une identité qui lui est propre, qui ne se réduit ni à une atteinte à la santé, ni à un comportement. Et cette personne a des projets, des envies, des talents, une existence.

Vous croisez dans la rue, à la Riponne ou ailleurs, des personnes qui ne sont personne. La Fondation du Levant a pour ambition de les aider à être des personnes reconnues, citoyennes, libre et autonomes. Elle le fait particulièrement dans ses programmes résidentiels socio-éducatifs de CASA et du CTR (Centre d'accueil à seuil adapté et Centre de traitement et de réinsertion). Allez jeter un coup d'œil sur notre site internet : <http://www.levant.ch/>.

Je remercie les personnes, « écrivains », qui ont participé à ces ateliers et se sont impliquées jusqu'à accepter d'être publiées. Bravo !

Pascal Dubrit, directeur de la Fondation du Levant



DAVID



Ici je cite un texte, parle de moi avec des si, pardonnez-moi si j'décide d'avouer que le vice a pris le premier rôle dans le film de ma vie, maintenant moi j'subis ses caprices, mâte le temps s'en aller.

Mon âme est triste, un mal de vivre, ça c'est acquis, à qui la faute, à moi ou, peut-être à celui qui, au départ, m'incite. Moi, j'signe un contrat Haram, j'ai pris la main du Sheitan malgré moi, c'est pas que je me plains, c'est un constat, j'conçois convoite une vie dans le noir, comme guide, le malin.

Pas de hasard, que des choix, 34 ans déjà marre, c'est triste mais c'est comme ça, la vie une garce.

Il y a qu'une chose qui t'arrive par hasard, ça s'appelle

le bonheur, faut croire que le malheur c'est le destin.

Et si chaque matin que Dieu fait, mes rêves, tourner au cauchemar, bah, quoi ! Moi avant l'aube je me couche pas, bouge pas, pense pas, songe pas, 100 pas dans le couloir mais j'ai fait du sur-place. Une vie à 200 à l'heure pour pas que le temps me rattrape, beaucoup d'erreurs au compteur ont fait que des dégâts.

Beaucoup d'débats, beaucoup d'déboires du coup je bois, appelez-moi Jack Sparrow, la gueule de bois le capitaine c'est moi.

Serkan

**Il n'y a guère d'homme assez habile pour
connaître tout le mal qu'il fait.**

La Rochefoucauld



Aux arrêts, encre, Antonio.

Moi, avant j'étais un monstre, avant j'avais la haine, avant je voulais la destruction, amour paix joie rigoler s'amuser jouer passion rire respect. Maintenant, partir, pleurer, rigoler, m'amuser, lac, ordinateur, lire.

Marcia

Moi, j'aime pas trop parler de moi mais je vais bien, merci. J'existe, alors à moi de me démerder pour que ça aille le mieux possible, faire passer mes connaissances aux jeunes collègues.

Maintenant, il fait beau, profiter de l'instant présent, tout de suite et pas après, il faut pas trop se prendre la tête, il faut utiliser le présent pour se fabriquer son avenir, penser au superbe programme des choses à faire, Hic et Nunc.

Pierre-Charles

Moi, enfermé à casa, la justice ne me lâche plus, j'ai trouvé des solutions, j'ai perdu tous mes repaires, je perds la mémoire, j'aime mon prochain, je défend la cause animale, je me fais des soucis pour mes parents, je me perds souvent dans mes pensées, je suis en train de péter un plomb.

Maintenant, je suis soucieux, j'angoisse, je suis stressé, je ne sais plus où donner de la tête, mon passé me rattrape, je fais des nouvelles rencontres, je me balade en ne pensant à rien, je dors très mal avec cette canicule, je me suis renfermé sur moi-même, je pense au futur qui sera bien mieux que le passé.

Christophe

Moi, Emanuel, un homme bon, Portugais, bon papa, 39 ans, confiance en moi-même, apprenti de la vie, parfois triste, content, je sais vivre, je suis réaliste.

Maintenant... ou jamais, je suis bien, fier de moi, je suis libre, je sais qui je suis, j'ai ma famille, je suis papa.

Emanuel

Moi, Serkan, Turquie, immigré, malin, aillant des difficultés, facilité, fils de, frère de, être à la recherche de moi, pas mauvais bougre, sale môme.

Maintenant, à la recherche de, difficulté, envie de changer, être autre chose, oublier le passé, accepter le présent, faire avec, travailler mon but, le mal être, je veux du changement.

Serkan

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

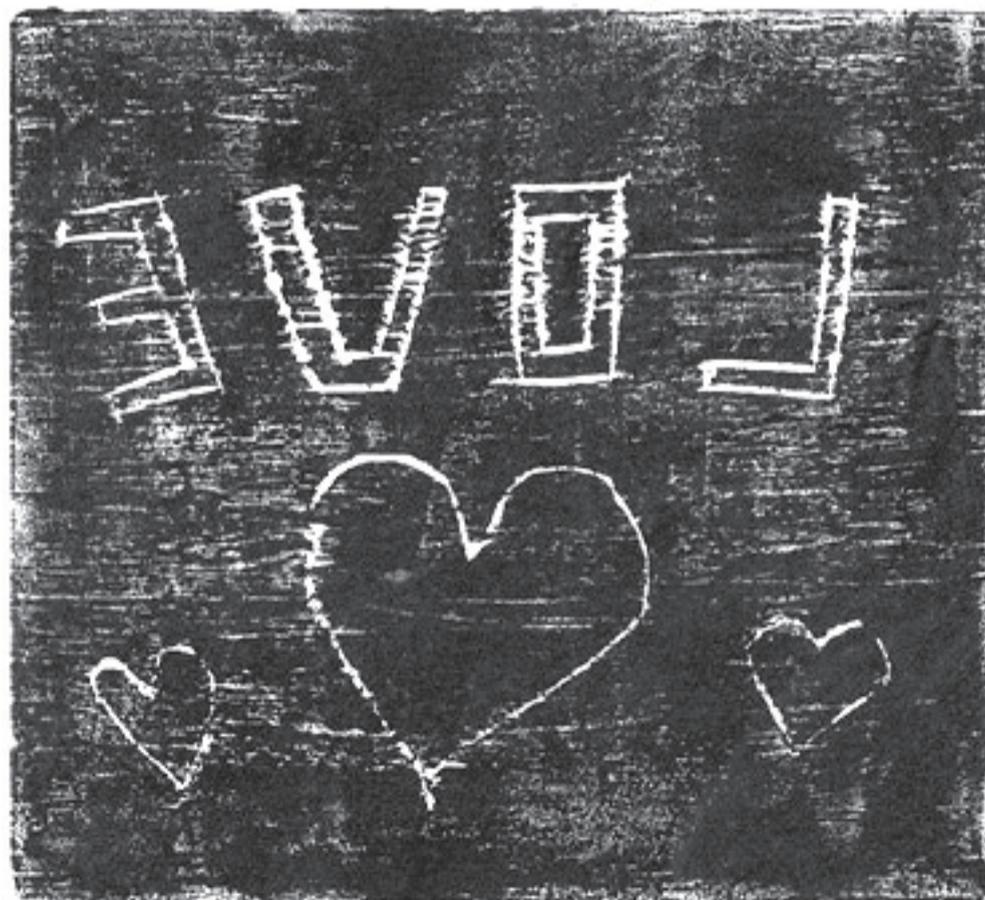
La Rochefoucauld

DU NEAN NAISSE LES LARMES AUX NEAN VONT LES LARMES CETTE FRASE PEUT VOULOI DIRE TANT DE CHOSE ON NE SAIT PAS DIRE ADIEU POUR TOUJOURS MAIS JUST AUX REVOIR POUR L'ETERNITE CETTE FRASE AUSSI PEUT VOULOIR DIRE TANT DE CHOSE LA VIE LA MORT LA JOI LA TRISTESSE LE BONEUR LE MALEUR TOUT EST LIE L'UN NE VAS PAS SANS L' AUTRE LE YING LE YANG SON LE BIG BANG DES GENERATION PASSE PRESENTE OU FUTUR POURTANT JE SUIS CONVINCU QU'UNE FORCE SUPREME REGIE TOUT SA PAS FORCEMENT TEL QUE LES NORME LA DECRIVE MAIS PLUTÔT COM LA NATUR QUI NOUS ENTOUR DEMANDE MOI LE NOM DE MON DIEU JE VOUS REPONDRAS LE MOT MISTIC DEMANDE MOI SON IMAGE JE PLACE UN POINT D'INTEROGATION JE SAIS QU'ON NE SAIS JAMAIS DISAIS JEAN GABIN JE NE SAIS PAS SI C'EST VRAI MAIS JE PENSE QU'IL Y A UNE PART DE VERITE DANS SES DIRE LA VIE ET SES MISTERE LA MORT ET SON MALETRE JE PENSE QU'UN HOMME NA DE REPONSE PERSONNE ET POUR FINIR JE PEUX VOUS DIRE C'EST PROFITE QUE LE BON EST LAISSE TOMBE LE MAUVAIS VOILA C TOUT.

Sacha

L'Amitié : bonheur, malheur, fraternité, respect, liberté, éternité, vérité, rupture, bon moment, tristesse, peine, joie.

Sacha



Coeur, gravure sur bois, David



Aujourd'hui dehors et le soleil pour la bonne humeur, de la compagnie, l'écriture par amour, extenué d'être généreux, vivre pour aimer, pas moi-même par fatigue, aimer, quatrième jour de l'été, vaisselle, terrasse.

Demain, le monde sera plus surpeuplé, continuer à vivre, routine, le temps, ne rien faire, pouvoir dormir, aimer sans rien espérer, être riche, voler comme un oiseau, plus de pollution.

Victor

L'Amitié, c'est important, c'est dans la durée et la qualité. L'amitié ne peut être que réciproque, elle se trouve partout et elle est rare. L'Amitié, c'est la confiance. On a beaucoup de connaissances mais pas beaucoup d'amis. J'ai deux ou trois amis en Suisse, mais une dizaine en Afrique Centrale.

Quand on a un ami, on peut bien se rencontrer que tous les cinq ou dix ans, c'est comme on se voyait tous les jours.

Pierre-Charles

Dans mes plus jeunes age j'ai été séparé de ma famille mes frères mes sœurs qui sont dans mon cœur mais pleins de douleur je ne sais quoi faire je fais des prière je reve de mon père je pleur sans ma mère.

Arrivé en Suisse un papa une maman mon donné l'amour tout autour de moi plein de gens son la Pour moi.

Une nouvelle vie m'attend adopté j'ai été tous l'amour qui mon donné je n'ai pas tous suivi, mais peux à peux j'ai compris qu'une nouvelle vie m'attendait.

Je marche seul dans la rue avec mes yeux en larm une famille brisé par la mort de son grand-père j'ai peur j'en pleur de toute ses douleur – fâché trouvé qui ta tué pardonne – desolé je n'ai pas su te protégé et ma vie a Basculé et personne avec qui parlé, et la j'ai commencé a consommé pas fière mais comment faire mon père ma mère en pleur comment sauvé leur fis de ce cercle visieu j'ai ralé volé consomé ma vie a changé, mon père ma mère en on trop souffère pas fière ma têt a basculé savoir comment changé donc j'écris des pages pour sortir ma rage – il faut que j'avanc même si c'est dure le passé est le passe est dure a dépassé mais je vais me forcé et le fais quand-même.

A present une nouvelle vie souvr à moi ma famille est la, la toujours pour moi, quoi que je fais quoi que je fasse, ils me soutiennent, ils croient en moi ça me fais du bien j'ai beaucoup de chance mais des duleur revienne et me bloq desfois.

J'arrive à mes 30 ans c'est leur des changement si tu croi en toi tu arrivera très loin malgré le passé il faut y travaille et tu vas te surpassé.

M

**La faiblesse est le seul défaut que
l'on ne saurait corriger.**

La Rochefoucauld

L'Amitié c'est l'amour, le partage, la fidélité, le
raisonnable, la complicité, le pardon, la tolérance, la
qualité, le respect, la loyauté et la patience.

Le meilleur ami peut devenir le meilleur ennemi, par
exemple comme ma meilleure amie qui a essayé de me
prendre ma petite sœur.

Marie



Autoportrait, gravure sur bois, Marie.

Aujourd'hui soleil, réfléchir, écrire, volonté, aimé, pardonné, se confié, cœur ouvert, partagé, communiqué, exprimé.

Demain, la routine. Est un jour comme les autres sauf des heures qui ont passé, savoir pourquoi on est là, sans compter sur les autres qui sont inutiles sauf 2-3 personnes à qui on tient on peut leur parler se confié et on se sent écouté.

M

Aujourd'hui, le soleil s'est levé, les oiseaux qui chantent, la nature qui respire, les animaux qui communiquent, la pyrogravure, la pause, le travail, un café, des cigarettes, la physiothérapie, je ne dors plus, je suis fatigué.

Demain, c'est vendredi et la semaine se termine, en attendant le week-end avec impatience car je vais aller faire des courses en ville.

Comme chaque semaine, c'est du poisson que l'on va manger à midi.

Christophe

Aujourd'hui il y a le soleil, il fait beau, il y a l'atelier d'écriture, les aquarelles, l'ordi puis dormir.

Demain, dormir, regarder l'ordi, attente de samedi, espérant qu'il fait beau.

Marcia

J'aime les fleurs parce qu'elles sont la vie sur notre planète, c'est joli de voir des fleurs sur notre jardin en train de fleurir et grandir, chaque jour qui passe.

Emanuel

L'amitié, c'est l'amour et la joie de vivre, la durée, l'amitié est rare à Lausanne. L'amitié, c'est la joie, c'est s'entraider, c'est le plaisir, les fêtes, le rire, la confiance et la fidélité.

Zina

Voilà ma vie, si la Suisse est un arbre, Lausanne ma cabane. M'adonne à mes joies et mes peines, et paie le prix tant bien que même, des fois je pleure je désespère parfois je ris et dans l'extase j'ai, l'air de rien pourtant tout ça dans mon âme ai !

Serkan

**Nous n'avons pas assez de force pour suivre
toute notre raison.**

La Rochefoucauld

Dans 10 ans, je me voi avec ma Femme
un jolie appartement des chien des enfant,
ecarté tout danger de la drog, meme si ça
reste en nous mais avec de la volonté et du
savoir fair tu te construis peux a peux ta
vie mais je serai bien heureux.

Dans 10 ans,
avec une famille plein d'amour
une vie presque normal
avec plus de problèmes de justice

M

Marcia



Le Sage, gravure sur bois, Olivier.

Tenir ses mâchoires immobiles
Les mots ont un ordre,
Le remord disparaît ?

Philippe

Je suis très contente d'être en Suisse, j'ai pris l'avion comme une grande fille et j'ai rejoint ici Michel, mon mari. Je ne crois pas que je vais retourner pour me rétablir là-bas, à L'Île Maurice. Je vais finir mes jours en Suisse.

Marie-Noëlle

Dans 10 ans j'aimerais avoir au moins encore un enfant avec Vera mon ex copine que j'aime toujours être au Portugal auprès des miens qui m'aime être loin de cette vie de galère et loin d'avoir toujours besoin de demander à son prochain pour manger.

Victor

Je suis très contente d'être en Suisse, je suis allée au CHUV en 2009, je suis handicapée, j'aimerais rentrer chez moi une fois, voir ma famille, ça me déprime d'être seule ici, je remercie pour ce que la Suisse romande a fait pour moi, j'aimerais faire comme tout le monde, avoir un travail, mais ma vie a basculé.

Marguerite

**Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les
infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous
peuvent arriver.**

La Rochefoucauld

Dans ma vie j'ai peur de l'altitude mais, de toute façon, je réussis à prendre l'avion.

Mais, si je monte trop, par exemple dans un immeuble, et que je monte plus haut que le troisième étage, je ne peux pas regarder par la fenêtre parce que j'ai peur de tomber.

J'adore faire du sport, de l'escalade et, comme je dois toujours monter, je ne réussis toujours pas à regarder en bas, c'est la peur qui me poursuit, toujours.

Les jours où je pars pour faire de l'escalade, je le fais avec sport-ouvert, il y a deux membres de l'association, une Miss et un homme qui est la personne qui nous a montré comment on doit faire.

Du côté de la Pichollette, il y a Serkan, Eloïse, Emmanuelle et moi. On passe un après-midi excellent mais je suis toujours avec ma peur et je réagi à cette peur avec l'aide des deux personnes qui nous accompagnent.

Merci à tous pour ces journées excellentes.

Emanuel

Ce matin je me lève il est 07h30,
je descends à la cuisine je me fais un chocolat froid
je fume une cigarette puis je vais prendre ma médication
ensuite je vais prendre une douche et je me prépare
pour aller travailler.

Patrick

La peur

Il m'est arrivé plusieurs fois d'être dans des situations où il serait normal d'avoir peur, voire très peur et, en fait, je me suis aperçu que sur le moment, on n'a pas du tout peur mais c'est un ou deux jours après qu'on a peur. Cela pourrait vouloir dire que l'être humain est bien équipé psychologiquement pour faire face au danger.

Pierre-Charles

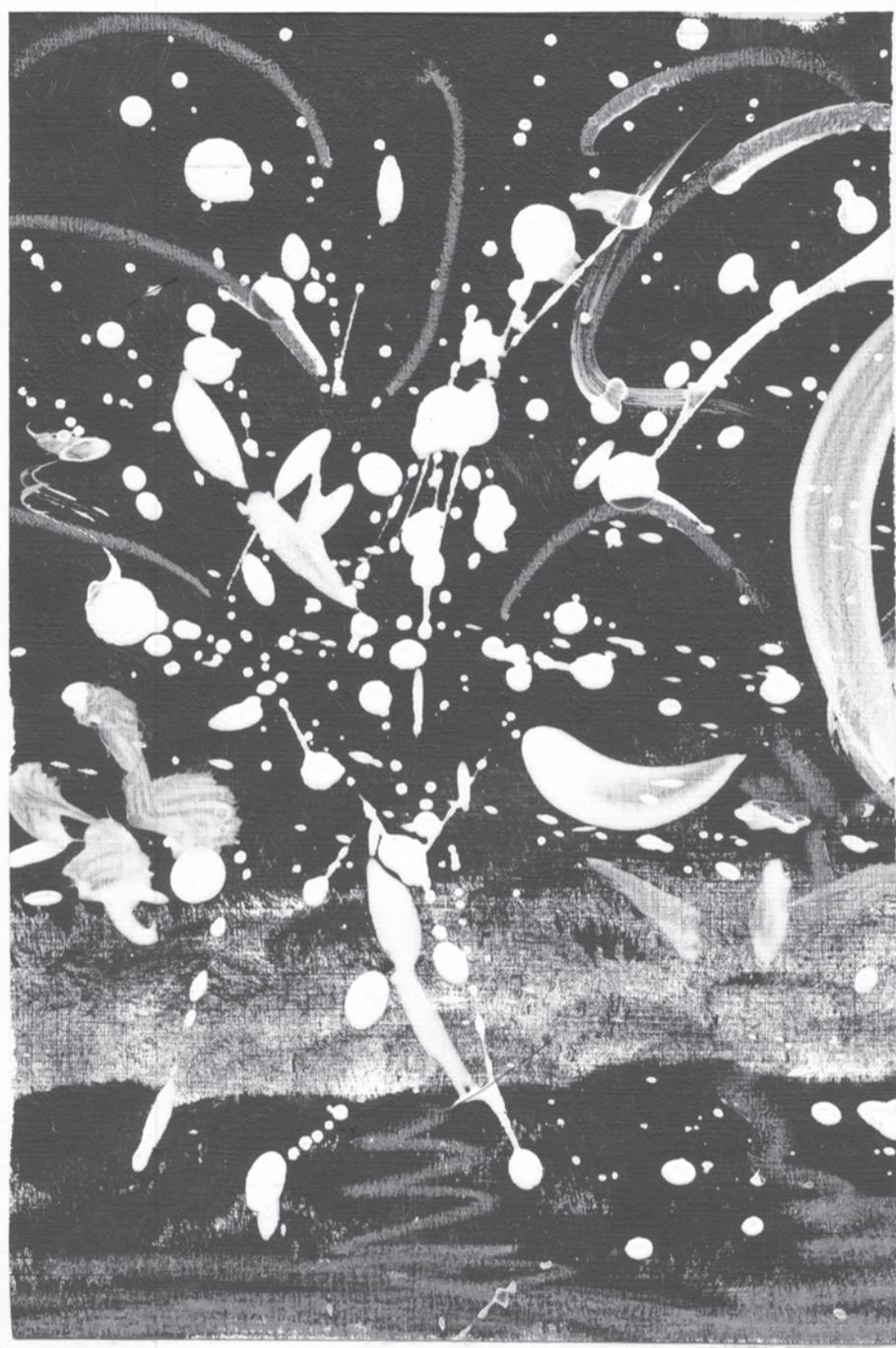
Pour moi la peur est une émotion qui pour beaucoup de personnes peut aller jusqu'à la mort si la santé le permet, la peur est une image pour dire stop à une vision, un exemple : avoir peur en regardant en bas d'une falaise, la vision de la hauteur nous fait peur, après ça il y a 1001 façons d'avoir peur.

Un jour, je suis tombé à vélo, je me suis blessé au genou droit sur une plaque d'égout, par peur de ne plus bouger ma jambe je suis remonté sur le vélo, à chaque coup de pédale les larmes me coulaient sur le visage et ma peur était de plus en plus grande.

Victor

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

La Rochefoucauld



Acrylique abstraite, Sonia

J'en ai marre de tomber par terre, mais 5 minutes après je me relève, pour retomber de plus belle. Mais cela ne m'empêche pas d'avancer même si j'ai la peur au ventre qui me tenaille. Alors, quand je vois les escaliers, j'ai peur de chuter, car les remonter sera encore plus difficile.

Christophe

Dans 10 ans, j'espère que j'aurais assouvi tout mes désirs et surtout ne pas être fatigué et usé par la vie qui nous en demande beaucoup trop au niveau performance de la vie. En espérant que mes parents soient toujours en bonne santé afin que je puisse profiter de leur compagnie.

Christophe

La Suisse, c'est la campagne, les forêts, les animaux, tous les animaux, c'est un joli pays plein de beauté, c'est les montagnes, les discothèques, les bals de la campagne, les sous, l'argent, les banques, l'herbe, l'amitié, l'amour, les lacs, le printemps et l'été et les oiseaux, le Comptoir suisse, la cave du Comptoir suisse et les grillades en Suisse.

Marie-Noëlle



Le Suisse, gravure sur bois, André

La Suisse, c'est la loi, la vérité, la gentillesse, la sagesse, l'aide, les hôpitaux, les soins, la sécurité, la propreté, la pureté, l'économie, l'investissement, l'obéissance, les dons, la douceur.

Marguerite

La Suisse, c'est la montagne, le chat, le patriotisme, le travail, les hôpitaux, la chèvre, la politique, la rivière, le télé journal, le lingot, le chien, la banque, Guillaume Tell, l'argent, la vache, la maison, la prison et la police.

Christophe

La Suisse, c'est la nature, la diversité, le pragmatisme, la discussion, le compromis, l'intérêt, la protection, le voyage, la sérénité, l'ordre, le travail, la construction, la continuité, la tolérance, le bien commun et la précision.

Miguel

La Suisse, c'est le chalet, Bern, la viande de bœuf suisse, la mentalité, la Migros, l'or nazi, la vache suisse, les 7 sages, l'EPFL, le vin, la garde du Vatican, l'équipe de foot, les lacs, la banque, le francs suisse, la fête nationale le premier août, Zermatt.

Taveeporn

La Suisse, c'est un petit pays et c'est l'argent, les soins médicaux, le lait, le travail, le fromage, l'aide humanitaire, la richesse, la montagne, le chocolat, la neige, les lacs, les transports publics, l'aide sociale, le gruyère, Montreux Jazz, les vignobles, les hôpitaux qui sont bons, la bonne retraite.

Victor

La Suisse, c'est la police, les hôpitaux, l'immigration, l'EMS, l'assistance sociale, les aéroports, les transports publics, la montagne, l'église, les banques, la poste et le fromage suisse.

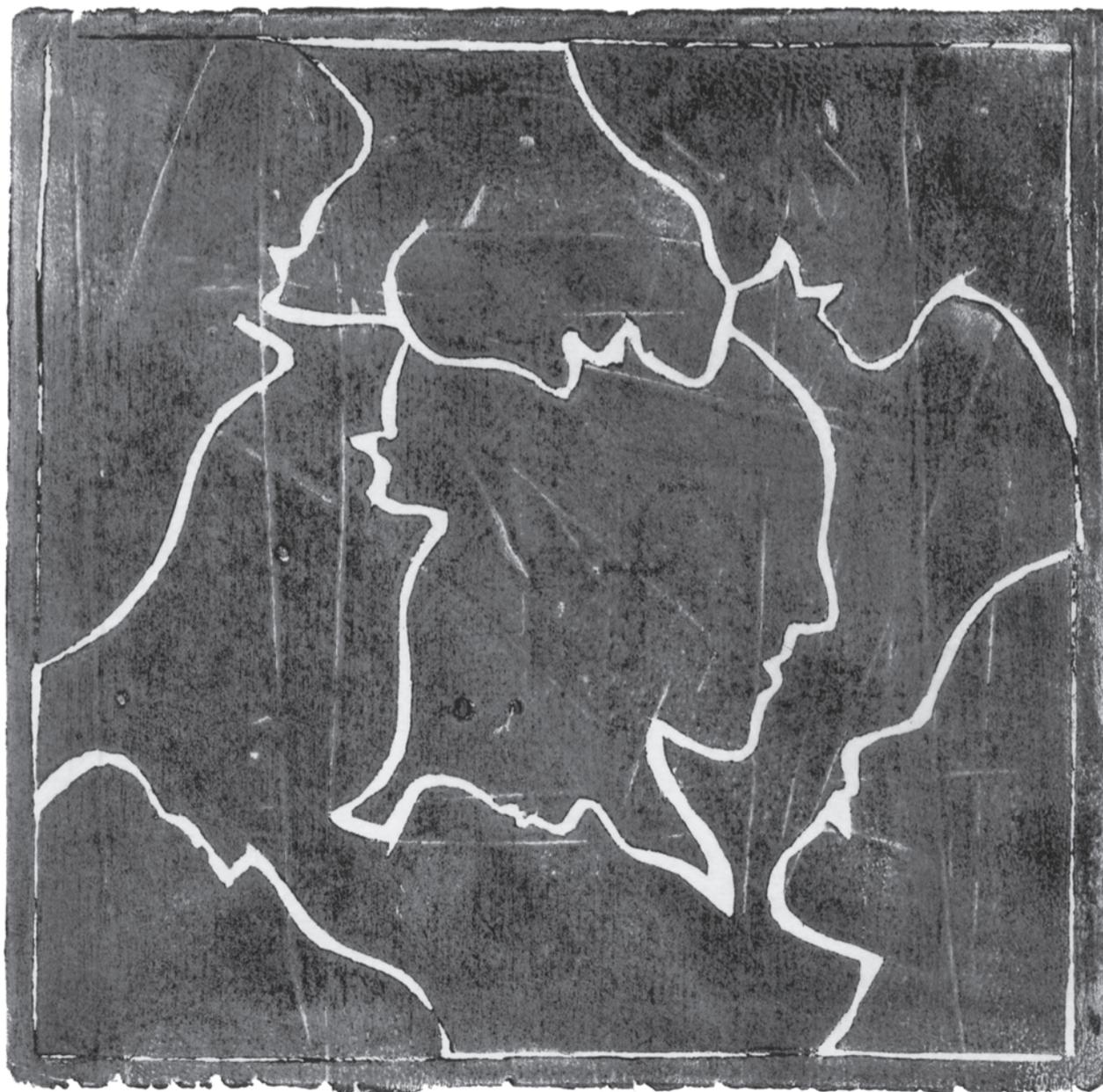
Marie

La Suisse, c'est que des lacs, pas de grandes plages, la Suisse, c'est Nestlé, le fromage, le chocolat, les montres, l'argent, trop d'impôts, la vache suisse, la Street parade, la famille, les CFF, la fondue, la viande séchée, la Coop et la Migros.

Emanuel

Petit matin d'été, très tôt le jour ce lève apeine et nous voici déjà au café, près pour la traite. Quelque minutes passe et les premiers litres de lait sont près à être remis à notre amis fromager. Encor quelques minutes et toutes nos têtes à cornes sortent dans le parc que nous avons préparé la veille. Et encor quelques minutes et l'écurie est propre signe que nous avons enfin un peu de temps pour nous, pour faire ce que nous voulons mais il est déjà temps de déplacer le troupeau. Et c'est la que, au hasard des colines en suivant le torrent je tombe sur une cascade coincée entre deux falaises. Devant traversser je choisis de passer derrière l'eau qui ne semble pas suivre la roche et effectivement je me retrouve face à l'entrée d'une grotte qui me parais toute petite. Mais à ma surprise et malgré l'obscurité je m'enfille et arrive dans une large pièce au mur tapisser de cristaux. Ils en tombent du ciel et au travers d'eux m'apparasse des visage féminin et masculin en me consantrant j'entand des voix qui me chuchotte des conseille de vie, l'art de vivre. Et dans le futur je suis revenu souvant dans cette grotte trouver des conseilles à toute sorte de problèmes.

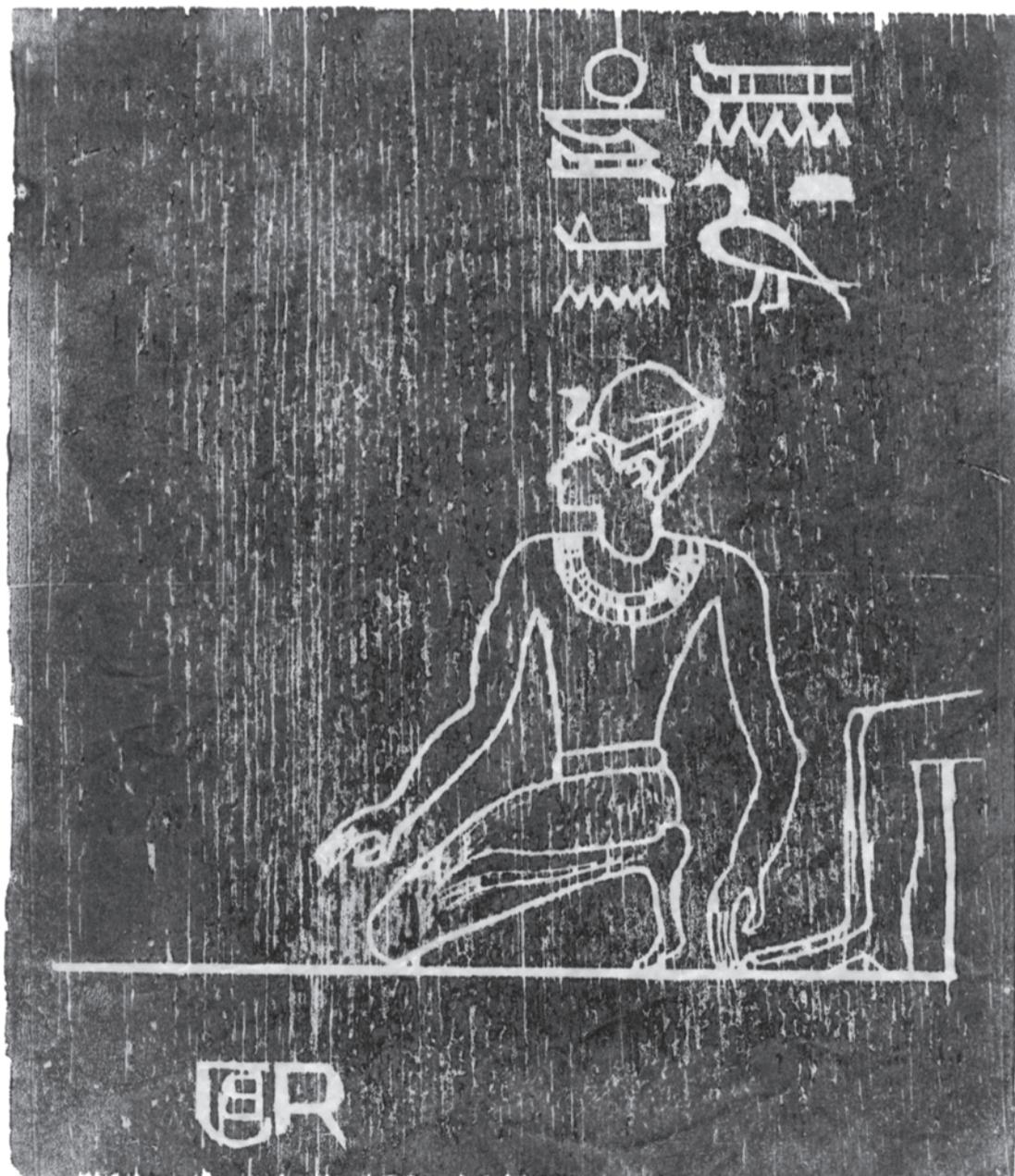
Blaise



Puzzle, gravure sur bois, Elisa

J'étais heureux avec mes grands-parents, car mes parents étaient au travail et j'avais l'impression d'être toujours en vacance et le soir lorsque je rentrais à la maison, c'était toute une autre histoire car là mes parents étaient fatigués de leur travail et n'avaient pas le temps à me consacré si ce n'était pour corriger mes leçons que j'avais fait au par avant chez mes grand-parents. Lorsque je leur demandait de sortir le soir avec mes amis qui étaient plus âgés, ils n'étaient pas d'accord, alors je sautait par la fenêtre pour rejoindre mes potes du quartier pour fumer, voler des vélo moteurs et faire les voyous dans le quartier et lorsque je rentrait, il n'y avait que ma sœur à la maison et je lui demandait où étaient les parents. Elle me répondait que maman était partie me chercher en voiture, et papa faisait le tour du quartier pour me chercher. Et lorsque mes parents rentraient, je me suis dit que j'avais passer entre les gouttes. Mais tu parle dès que je les entendaient je me disait que j'allais passer un mauvais quart d'heure. Cela dépendait de l'humeur des parents mais la plus par du temps c'était la punition. Mais cela ne m'empêchait pas de recommencer le lendemain matin.

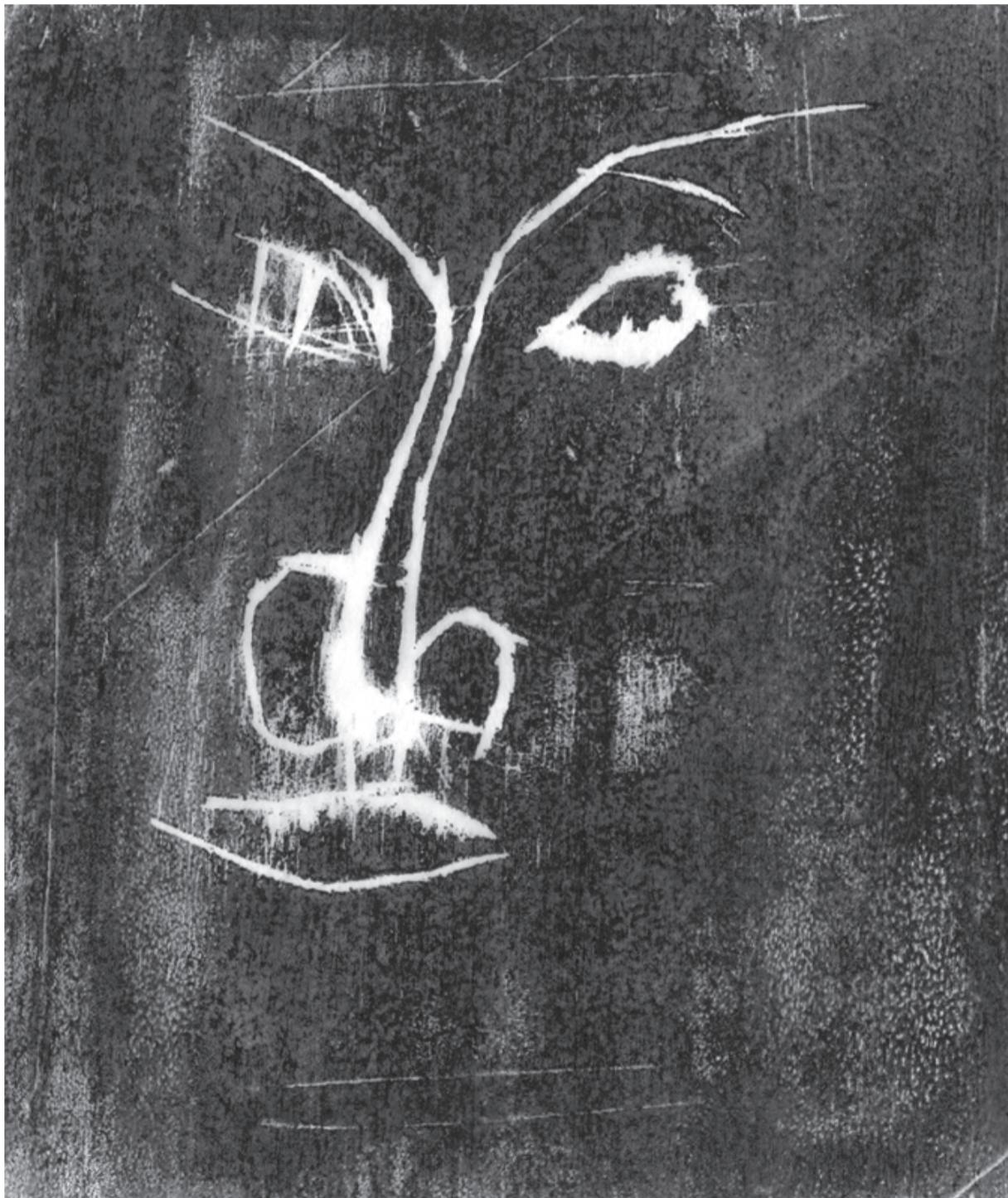
Christophe



Scribe, gravure sur bois, Etienne

Une vie de vice, devisse des portes afin de fair du pour cause mon passé m'valtrop me donne des fois le blooz, blouson en cuir jeans levis, court plus vite que Carl Lewis en cas de délit, pas moyen d'le suivre pas sur qu'j'm'enfui, non derrière moi pas d'suite, puis d'suisse qui m'mate loin dans l'horizon partir, par qui tu passe passer assez , ta clique ta hueul pas cesser, t'es un incapable comme un malade en phase terminal, mon art te sik faut que tu t'y face. En vrai je cite des faits en effet même si, j'sais, mes thèmes fracasse même des briques, côté en bourse mise que des liasse de mille, toutes les rakli cri tellement violent qu'elle mouille leur string un moment tipic made in Turquie, dur comme du ciment, doucement mais surement sur mon nom je l'jure je fais un carton dans le bac ou pour fumer une cane tu m'a reconnu c'est Serkan.

Serkan



Animan I, gravure sur bois, Adrien

Mon frère

Pour que vous sachiez je suis jumeaux enfin j'ai un vrai frère jumeau et voila quelque temps où j'ai l'impression de le voir à chaque fois que je regarde une vitre et que je vois mon reflet j'ai l'impression de voir mon frère. Cela fait maintenant 1 mois et demi que j'ai arrêté les conso et cela fais maintenant 3 semaines que j'ai l'impression que je ressens des choses ne sachant rien de mon frère je l'appelle par quelle surprise il s'est blessé au bras à vélo rien de grave mais peu de temps ensuite je ressens une douleur dans le bras cela peut paraitre bizzare je sais que il y a longtemps on pouvait ressentir de l'un à l'autre mais là maintenant c'est moi qui ressens si mon frère va bien comme l'on se dit au deux des fois il suffit d'un regard.

Victor



Animan II, gravure sur bois, Adrien

En ce matin d'aujourd'hui je me suis levé à 5h du matin, je me lève, je fais mon lit, ma douche, j'allume ma radio, je me coiffe, je m'habille, et puis je sorts de ma chambre.

Je vais à la pharmacie et puis mon déjeuner. Lire mon journal et en pensant à ma famille et à mes enfants. Aller voir marie comment elle a dormis, puis causer un peu avec elle, et recevoir un coup de fil de ma première fille et dire bonjour à toute l'équipe de soignants. J'espère que ma matinée a été très très impressionnante que mon Seigneur m'a donné un bon Souffle du Jour. Merci.

Marguerite



Animan III, gravure sur bois, Adrien

Alissia, ma fille tu es le fruit de l'amour fou et
inconditionnel entre ta maman et moi et rien au monde
ne pourra défaire cela.

Christophe



Acrylique I, Olivier

Mon amour !

L'amour que j'ai pour toi il est partout, même après le jour que ma mort nous sépara, que ça soit sur mon canapé vide, ou que ça soit à côté de toi sur notre lit, je suis là. Dehors, de la fenêtre ou derrière cette porte je serai encore là près de toi, pour toujours, car je suis dans ton cœur.

Si tu me demande qu'est-ce que tu représentes pour moi j'aimerais te dire que tu n'es « juste un petit détail » mais tu es tous les petits détails de ma vie de tous les jours.

Rien n'est rêve, rien ne dure et rien n'est pur que de l'amour.

Si je crois en Christ, c'est parce que Dieu m'offre la vie éternelle et c'est avec cette vie-là que je t'aimerai pour l'éternité.

Taveeporn



Encre, Julien

Chez moi, au Cameroun, une Case comme maison, un lit, une armoire, des vêtements, des enfants, mon mari, des habits, des assiettes, des casseroles, des fleurs, le chien, les chats, des poules, des poussins, le lavabo, la véranda et le couloir.

Marie

La plupart des hommes ont comme les plantes des propriétés cachées, que le hasard fait découvrir.

La Rochefoucauld



o i n o t n A

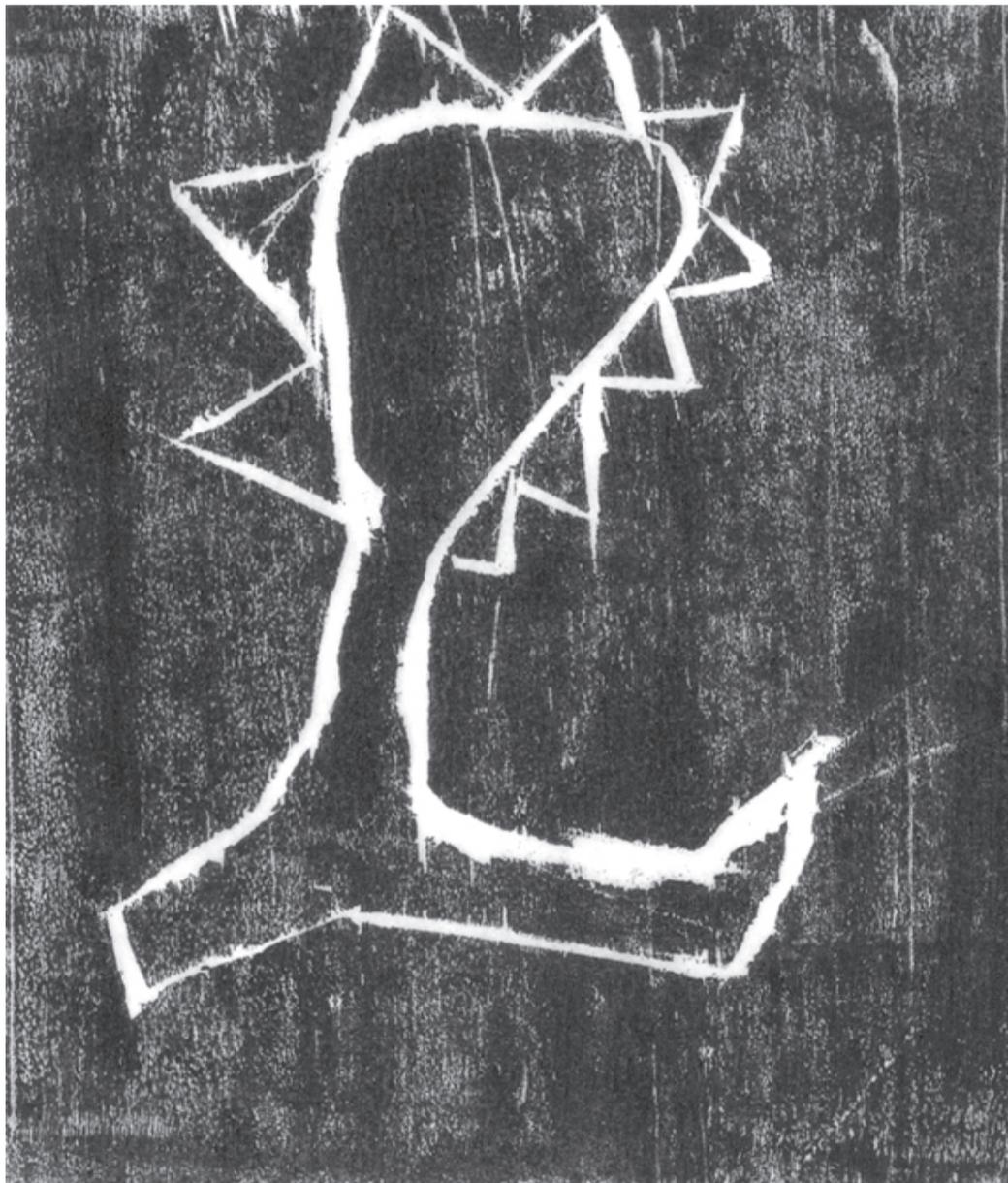
Dessin, Antonio

Mahmud est mon voisin, je l'aime bien car il travaille beaucoup et si il le faut il partagerait même sa nourriture. C'est une personne qui a un grand cœur.

Christophe

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

La Rochefoucauld



Animan IV, gravure sur bois, Adrien

Oh, ma mère !

Ma mère qui
M'a nourri n'a
Jamais connu
Mon nom
Je m'appelle, je
M'appelle, je m'appelle
Fleur de Rose c'est
Mon nom
Oh, maman, je t'aime
Et tu fais ma joie.

Marie

J'aime L'Impossible
et pour L'Impossible je pleure
parce que Mais et Impossible
l'Impossible que j'adore

Lundi et mardi je t'aime
mercredi et jeudi je te veux bien
vendredi et samedi je pense en toi
et le dimanche en plus rien.

Emanuel



Le Levant, gravure sur bois, Catherine

J'aime que mon mari dans l'amour, l'amitié pour les copines c'est important pour moi.

J'aimerais que mon mari reste avec moi, les dix ans qui me restent à vivre, que l'on vive heureux, ça on ne le sait jamais.

Je veux passer la fin de mes jours avec lui, je l'aime très fort, je l'aime jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Marie-Noëlle

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.

La Rouchefoucauld



D'après Matisse, Jean

L'amour

Qu'est-ce que l'amour, un regard échangé entre deux personnes, un bien-être que l'on peut sentir au fond de soi-même.

Moi-même je l'ai vécu il y a une quinzaine d'années j'avais 20 ans et elle 16 ans on ne se connaissait pas et pourtant au premier regard croisé ça a été comme un coup de foudre ça a duré 2 ans jour pour jour. Mais pour vous expliquer ce qu'est l'amour je crois qu'il n'y a pas d'explication l'amour peut se voir et sentir

de 1000 façons on peut aimer quelqu'un pour son apparence ou bien pour son bien-être, mais je crois que aimer vraiment quelqu'un du fond du cœur ça n'arrive que une fois où on aime sans limite sans rien connaître, avancer et aimer de l'avant sans savoir où on va mais le vrai amour quand ça arrive c'est beau mais n'oubliez pas que le vrai amour tout le monde le cherche sans savoir où il est.

Victor



Elle, encre, Antonio

L'amour est d'une beauté scintillante, comme un cœur en or
La passion est magique, comme un cœur en argent
L'enfer est si mauvais, comme un cœur qui saigne.

Marcia



Dessin, Johannes

Se réveiller
Sortir du lit
Préparer ses habits
Se doucher
S'habiller
Petite toilette
Café/petit déjeuner
Cigarettes
Détente et soins
Soleil premiers pas.

L'autorité, c'est les parents, la police,
les juges et les témoins à charge. L'autorité,
c'est d'avoir le pouvoir de jeter une personne
en prison. L'autorité, c'est la saisie de nos biens,
juste parce que à un moment donné l'on a pas
eu assez d'argent pour pouvoir payer ses
factures. L'autorité, c'est le mandat pénal,
qu'un juge a ordonné.

Christophe

Philippe



Fou furieux, gravure sur bois, Elise

Pendant mon enfance, j'ai été une sorte de bandite, si je pouvais redevenir une enfant, j'arrêteraï d'être bandite ; parce que ça m'a marqué, le fait que je prenais l'argent de poche et la nourriture des autres enfants ; je leurs disais de ne rien dire, je les ai obligé de se taire, je les ai menacé de les taper.

J'ai été aussi joyeuse pendant mon enfance, je jouais beaucoup, je me tournais comme un cochon dans la boue, toute seule, je me lavais avec la poussière, par moments je jouais au ballon avec les petits garçons de mon âge ou de l'âge de mon grand-frère.

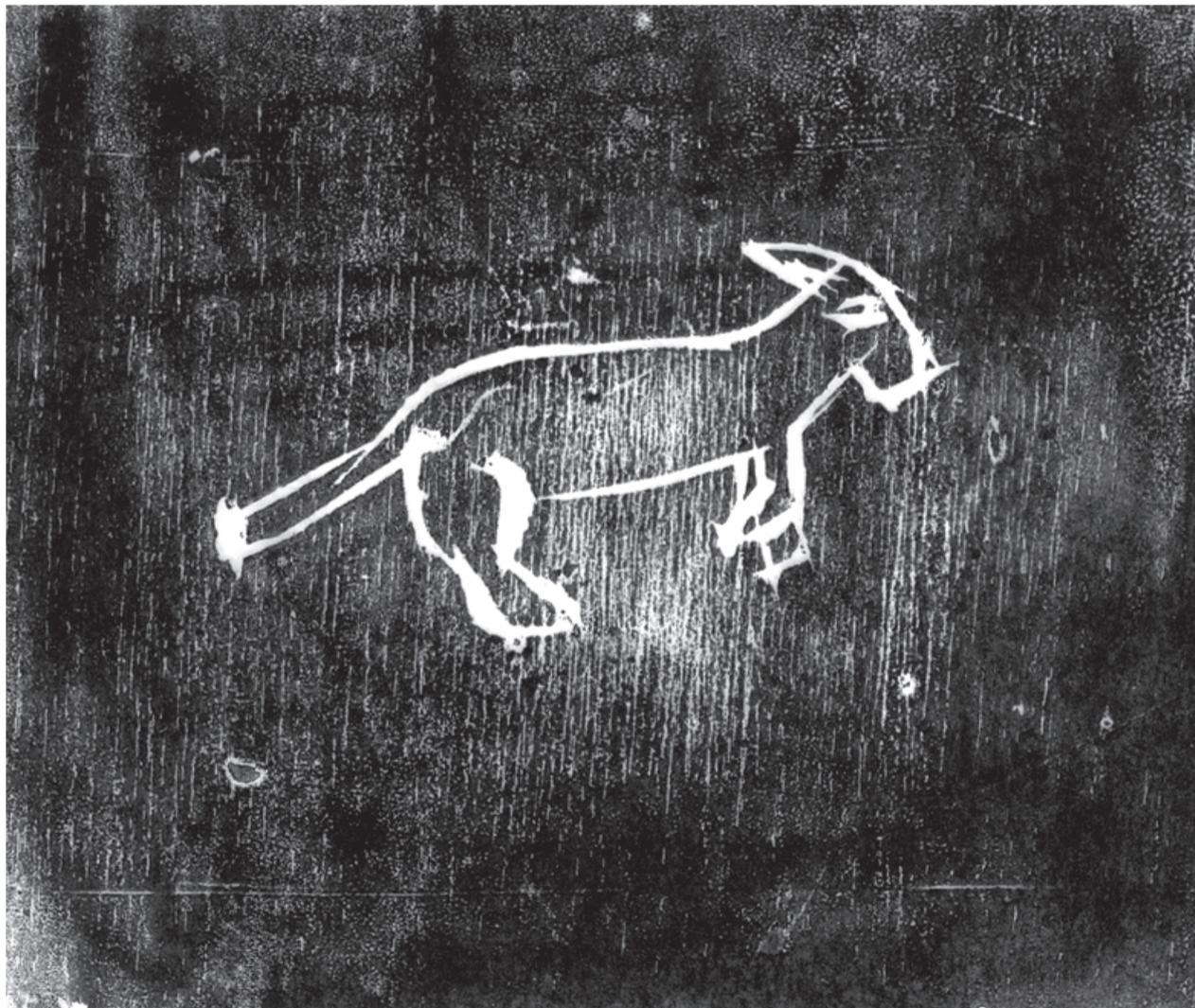
A la maison, je faisais semblant de partir à l'école et pourtant je ne partais pas à l'école, je restais sous les palmiers pour casser les petites noix puis donner les fruits des petites noix aux amis qui sortaient de l'école ; je mangeais aussi des petites noix, eux, mes amis, ils n'avaient pas le temps de casser des petites noix.

Quand j'avais six ans, mes parents se sont séparés et j'ai dû vivre loin de mes parents, j'ai dû vivre avec mon oncle et sa famille. L'oncle est venu du Gabon avec un peu d'argent, il nous a pris pour aller vivre avec lui, nous étions cinq

enfants et il fallait vivre autrement, je suis allée à l'école, j'ai eu même le baccalauréat, ma vie a changé complètement.

J'avais une sorte de patriotisme familial, chaque fois qu'il y avait le boucan dans le quartier, ou des vols, on référait à notre maison, la police venait chez nous pour arrêter les enfants de chez nous et c'est moi qui ne les laissait pas d'entrer ou, quand il y avait de la bagarre dans le quartier, où participaient mes frèsres et sœurs, je partais me bagarrer, moi devant.

Marie



Animan V, gravure sur bois, Adrien

L'amour, sentiment éternel d'absolu – énergie silencieuse
et renouvelable – d'un lac trop plein, de l'amour s'en
échappe.

Miguel

**Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que
de croire qu'on est aimé.**

La Rochefoucauld



Faces, encre, Christian

L'Enfance : les jeux, l'insouciance, l'amour,
les apprentissages, les émotions, les dessins animés,
les souvenirs, la colère, le conformisme, les bêtises,
la fratrie (sœur), les parents, la frustration,
les pleurs, l'exploration, les découvertes
et l'innocence.

Emmanuelle

**Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre
sensibilité.**

La Rochefoucauld



Encre, Alexis

Le Mal, c'est les accidents et la mort,
le mal dans le numéro 666 ;
le mal, c'est le racisme, la violence,
la tristesse et la guerre.

Emanuel

Le Mal, c'est la jalousie, la méchanceté et l'égoïsme.
C'est pas bien de voler, c'est mal. Le mal, c'est le
mensonge, le désordre et les jugements de valeur.
C'est mal de tire des défauts des autres. Le mal, c'est
la haine et les commérages.

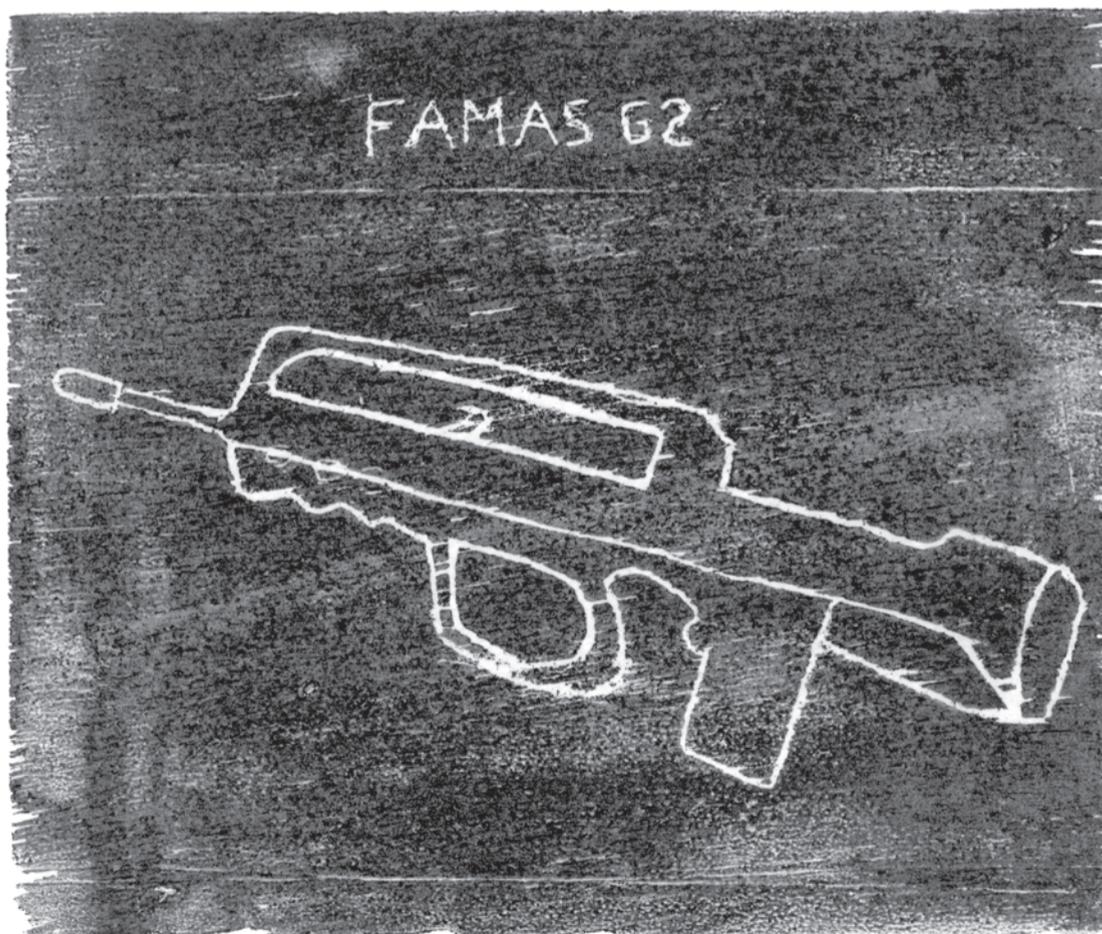
Marie

Mon ami Thomas a toujours été là pour moi-même quand j'étais en
prison, car il s'est occupé de ma chienne Xena en l'accueillant chez
lui quand il n'avait pas le droit d'avoir un chien dans son appartement.
A ce jours notre amitié est éternelle grâce au coup de main qu'il m'a
donné lorsque j'étais incarcéré. C'est vraiment une amitié incroyable et
fraternelle, à tout jamais.

Christophe

**Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes
n'en soupçonnent pas facilement les autres.**

La Rochefoucauld



Famas, gravure sur bois, Mikaël

Un jour, avec ma meilleure amie, on s'amusait à faire les trucs les plus débiles qui existent sur Terre, sauter dans les buissons où on est restées coincées une à deux heures, jusqu'à ce quelqu'un passe et nous sorte de là ; on s'amusait aussi à se cacher en dessous des balançoires et l'autre se balançait sur l'autre. A l'école, avec deux autres copines, le directeur nous appelait les 3 sorcières.

Marcia

A la campagne, je me sens à l'aise et le saucisson est meilleur ; on peut avoir du chénit autour de la maison et on peut avoir le rhume des foins ! La campagne : les vaches, les oiseaux, les grillades. A la campagne, on connaît ses voisins.

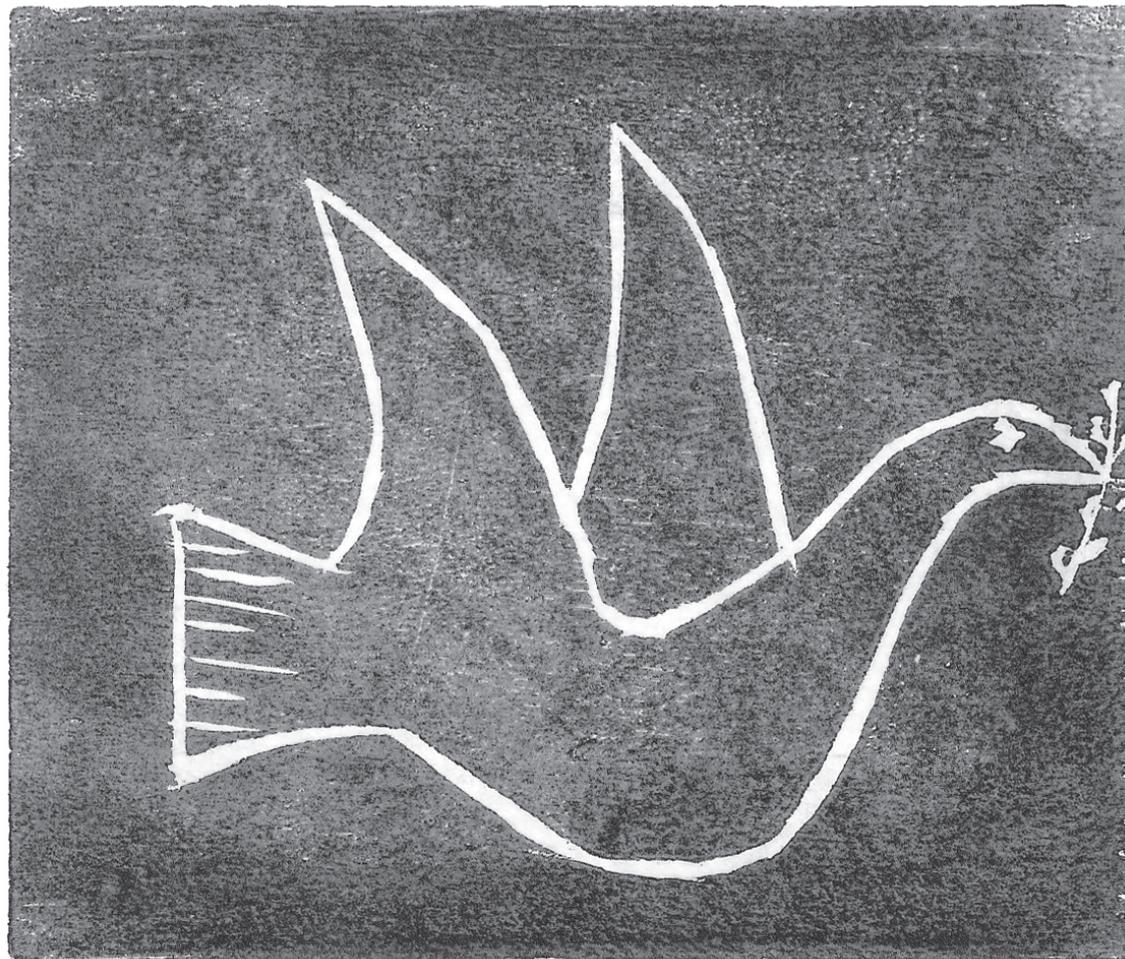
Pierre-Charles

L'Enfance : les jeux, l'insouciance, les parents, faire des bêtises, les copains, les amis, dessins animés, l'école, compréhension, faire du vélo, sport, grands-parents, voyage, vacances la mer, les leçons, les punitions.

Christophe

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

La Rochefoucauld



D'après Picasso, gravure sur bois, Pierre

L'Enfance : Bébé, pleurer, jouets, vacances, frère, sœur, famille, neige, luge, kermesse, école
enfantine, grand-maman, Père Noël, Noël, mon papa, les anniversaires, camp d'été, devoirs,
école.

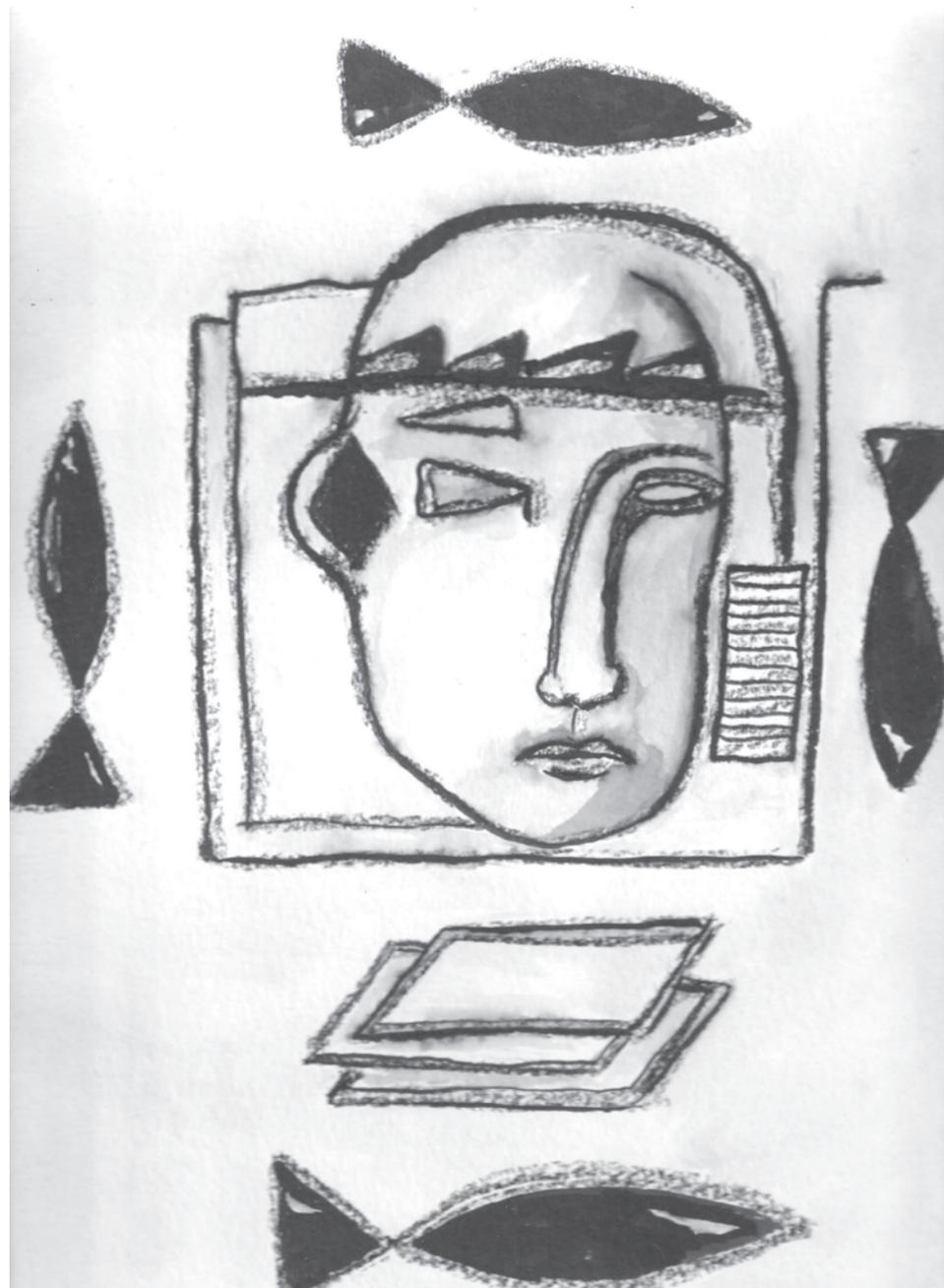
Victor

L'Enfance : naissance, élever, éducation, descendance, amour, liaison, apprentissage, débiter,
accorder, insouciance, développement, différence, paternité, maternité, renier, adopter.

Serkan

L'Autorité, c'est tout ce qui est contraignant et les prisons.

Christian



Autoportrait, dessin, Antonio

Le Bien, c'est aimer son prochain comme il ou elle est,
c'est la simplicité des gens, le partage, la naissance,
le bien c'est prendre soin de nos proches surtout de nos parents,
le bien c'est épauler l'autre, c'est la caresse sur la joue, les paroles,
le bien c'est donner à l'autre, être avec l'autre.

Zina

**On se venge quelques fois mieux de ses ennemis
en leur faisant du bien qu'en leur faisant du mal.**

La Rochefoucauld



Autoportrait, gravure sur bois, Elisa

L'Enfance: aimer ses parents, trouver ses amis, école de la vie et de la mort, prendre soin de ses proches, découvrir la vie, le partage, découvrir les animaux, notre chien et la vache du voisin, apprendre La Montagne « haute montagne », la première cuite au carnaval, école de la vie, apprendre à vivre, aimer au sens large, partager sans calculer, jouer, l'insouciance, vouloir quelque chose sans calculer, trouver un sens.

Blaise

**Il n'est jamais plus difficile de bien parler
que lorsqu'on ne parle que de peur de se taire.**

La Rochefoucauld



Arbre I, gravure sur bois, Adrien

Chez moi: la famille, les amis, l'appartement, la terre,
la liberté, la paix, le confort, les souvenirs, les meubles,
la fête, les objets, la musique, la joie, l'harmonie,
les animaux, la détente, la nourriture.

Philippe

**La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une
invention de l'amour-propre pour attirer la confiance.
C'est un moyen de nous élever au-dessus des autres,
et de nous rendre dépositaires des choses
les plus importantes.**

La Rochefoucauld



Arbre II, gravure sur bois, Adrien

Chez moi, avec mon fils, c'est la tolérance et la pleine conscience ; vivre la liberté, joyeux, rire, la famille, la confiance, l'Amour, être moi-même, la sincérité, le soleil, la solitude, aimer, donner, le sourire, la symphonie.

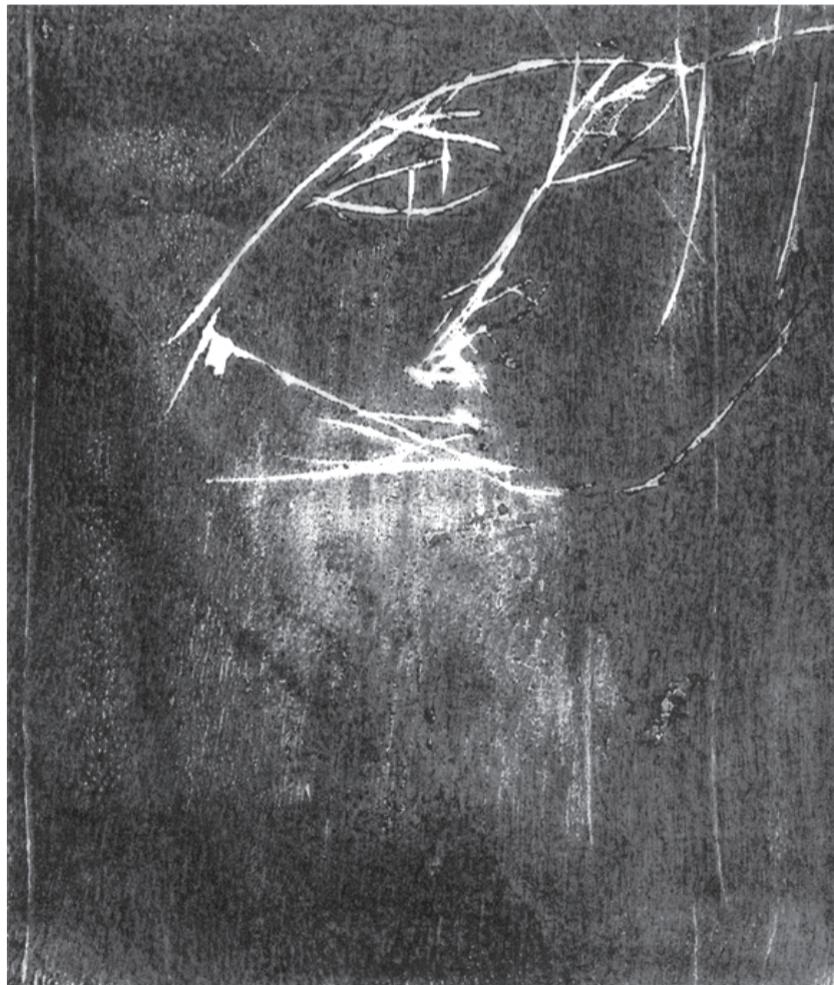
Patrick

Chez moi : la Thaïlande, sourire, la joie, bonheur, mes enfants, l'amour de ma femme, mes parents, la souffrance, la peur, les bons et les mauvais souvenirs, la motivation, les vieux, l'originalité, l'espoir, la nourriture thaï, mon canapé, les serpents (pythons).

Taveeporn

**Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail;
et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours
superficielles et imparfaites.**

La Rochefoucauld



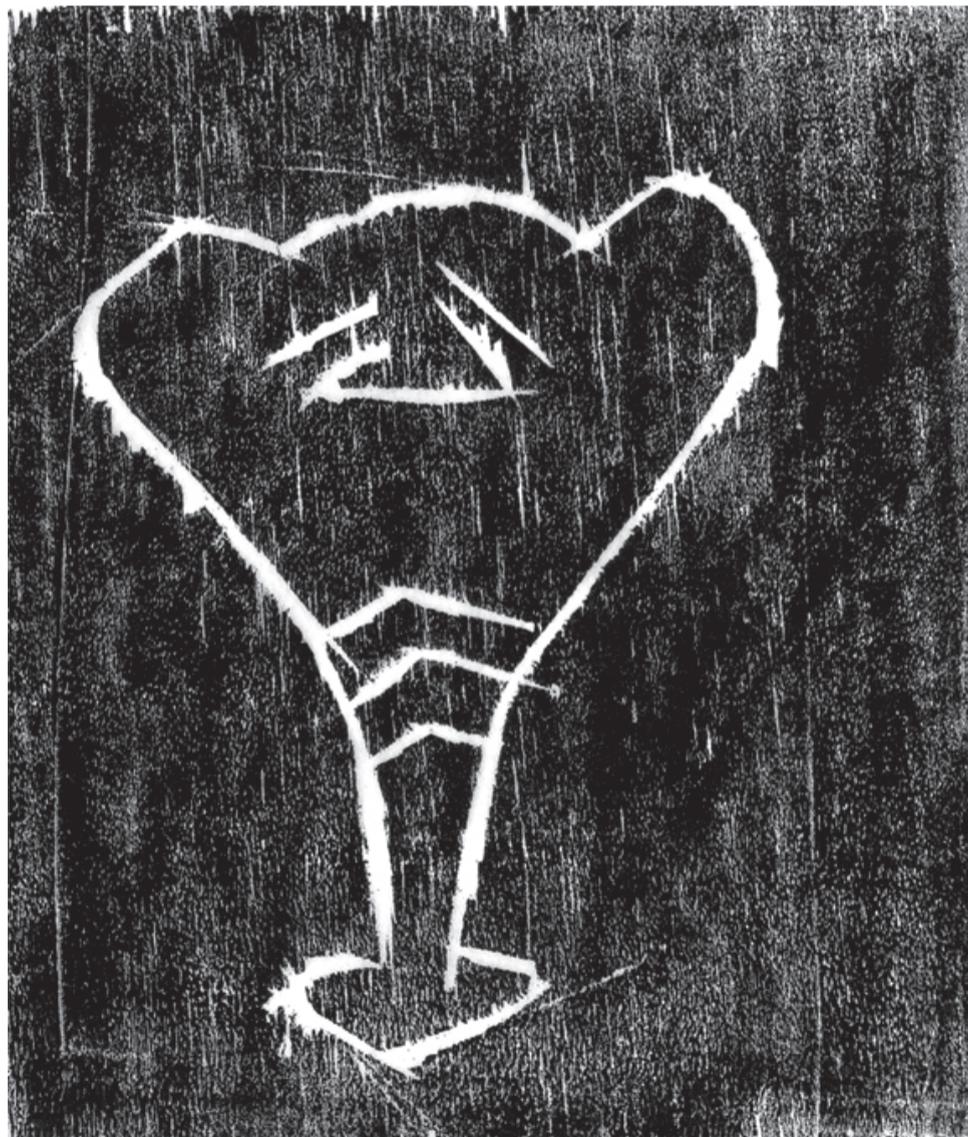
Indien II, gravure sur bois, Benjamin

L'Enfance : la lumière, la fenêtre, le rire,
l'insouciance, la batterie, les cauchemars, le Comptoir
suisse, être l'aînée, les amis, la lecture, les colonies, la
nage, la chambre à trois, la messe, le catéchisme, l'atelier,
la photographie, les rues Vinet et Davel, le poulet du
dimanche.

Isabelle

**Il y a des méchantes qualités qui font de
grands talents.**

La Rochefoucauld



Animan VI, gravure sur bois, Adrien

De l'autre côté du monde: nous, occupés à chercher le bon sens du maintenant, pour conquérir ce que ni le temps ni l'espace ne peuvent nous offrir sur cette parcelle où l'oubli est cultivé avec ou sans l'accord des Dieux.

Marius Daniel Popescu



Arbre, encre sur papier, Franck

Les roues

par Bertil Galland

Julien, nous l'avions emmené partout dès l'âge de deux mois, dans sa poussette, à Los Angeles, sous la paroi rocheuse de Yosemite Park, dans les cactus du Nouveau-Mexique, à Washington. Nous l'avions baladé sous les néons de Broadway qui sont miteux, en plein jour. Nous avons accompli notre découverte zigzagante des Etats-Unis à notre rythme et au sien, dès sa naissance à Monterey, sur le Pacifique, le promenant sur les petites roues de sa poussette qui grinçaient gentiment dans le beau parc côtier, face au rouleau de la brume océanique, et en d'autres occasions dans les forêts à ours ou sous les gratte-ciel. Le bébé ne nous occasionnait aucune difficulté, buvant au sein à ses heures, glissé au chaud entre nos sacs de couchage les nuits de grand froid (il est né en octobre) et c'est lui, paradoxalement, qui nous réchauffait quand, sous la tente, le gel nous pinçait les joues. Un bébé, ça lutte puissamment pour la vie, de tout son corps rayonnant et doux. Le matin, il était vif comme un chat, à quelques mois d'âge, et quand on le posait contre une épaule, pour les courses dans un supermarché, il tendait ses mains derrière notre dos et il fallait nous expliquer avec la caissière, à la sortie, pour une chemise de nuit de nylon qui lui pendait aux doigts.

A Las Vegas dans un salon de jeux, un videur nous expulsa. « Les mineurs ne sont pas admis », expliqua-t-il. Au bébé, ces machines à sous faisait briller les yeux. Il s'effrayait seulement quand les oranges, les tomates et les citrons, sur le panneau, déclenchaient un patacra, chute inespérée d'un pactole dans le godet quand s'alignaient, à la fin du tournoiement, trois fruits identiques.

Je ressens parfois la nostalgie de l'Ouest américain, milliers de miles, routes droites qui vont à l'amble sur les plateaux ou dans les déserts rouges, avec les motels à camionneurs, les rodéos de village sous les pentes à pins. Tournez, les roues d'auto et les roues de landeau ! Nous roulions. Bon Dieu, nous roulions dans des espaces de formidable liberté.

Mais vint le temps de quitter les Etats-Unis. Nous avons entrepris de vendre notre vieille Ford bleu clair pour payer le bateau, car les fauchés ne traversaient pas encore l'Atlantique en avion à la fin des années 1950. Nous avons eu quelques problèmes avec ce véhicule : le moteur, au-dessus de 40 miles à l'heure, était saisi de secousses violentes. Pour les essais d'un acheteur éventuel, l'effet était désastreux. La transaction ne put réussir qu'en pleine ville de Washington où la vitesse du trafic était strictement limitée. Les dollars empochés, nous nous sommes adressés, avec Julien et sa poussette, à une petite agence de voyage. Dans la gamme des prix proposés, nous avons choisi le plus modeste, pour le *Vulcania*, vieux fleuron d'une compagnie maritime italienne qui reliait New York à une quantité de ports méditerranéens et aboutissait à Venise. Nous nous sommes félicités de pouvoir nous offrir pour notre retour cette croisière singulière. Je ne puis vous recommander la ligne : elle appartient au passé et survit dans mes périples oniriques. C'était la nef des morts. Elle ignorait la hâte. Elle mettait dix-sept jours pour parvenir à sa dernière destination. A l'aller, le steamer *United States* avait pris cinq jours pour me transporter d'un continent à l'autre. Ce qui rendit le trajet du retour si long fut que nous transportions vers leur dernier séjour une cargaison de Portugais et d'Espagnols à bout de course, de vieux Calabrais, des boutiquiers siciliens de West Side qui avaient paqueté leurs hardes, toute faillite consommée, de Grecs secs et décatis, de couples croates cent fois floués dans leurs espoirs américains: blêmes et balancés par la houle, ces émigrants avaient choisi, après l'échec, de regagner leur patrie pour reposer dans la paix d'un cimetière ancestral. On les voyait bander leurs dernières forces pour ne pas claquer avant d'avoir revu le village d'enfance. Parmi ces ombres qui s'entrechoquaient dans les coursives, notre bébé faisait des risettes. Le serveur italien ne manquait jamais de s'attarder à notre table et de s'occuper de Julien, qui dans ses langes représentait pour lui la vie et l'avenir. Tenant son plateau de la main gauche, il prenait dans sa droite un petite cuillère, la plongeait dans un sucrier puis visait la petite bouche de notre fils, bavant de joie.

A l'escale de Naples, après Lisbonne, Gibraltar et Barcelone, avant Palerme, Patras et Dubrovnik, nous avons pu nous promener hors du *Vulcania* toute une après-midi. Aussitôt que la poussette eut franchi la passerelle éclata le printemps italien, la chaleur déjà, les appels des marchands de glace, les figuiers de Barbarie. Nous avons pris un vaporetto pour l'île de Capri.

Nous voici arrachés au tombeau flottant. Le long des maisons blanches et tièdes, sous les mimosas, nous poussons le même landau qu'à Las Vegas Washington ou Broadway, ce berceau de toile écossaise verte où le petit mâchouille sa tétine. Nous le poussons sur la route d'Anacapri qui monte en virages. La mer scintille sous les terrasses luxuriantes des riches. Après l'asphalte la poussière. Pour nous trouver seuls en cette île où les foules se pressent, il nous a suffi, dans le grincement tranquille de la poussette, d'atteindre les hauts et leurs sentiers caillouteux. Quelques fermes sont dispersées dans les pâtures. Nous voulons voir la Cala del Rio, la mer toujours plus vaste, toujours plus bas. Il faut à ce point saisir le lit de bébé par les poignées et le porter entre nous. Les roues se décrochent, nous les plions et les cachons dans un buisson.

Silence resplendissant. Sous l'épaule des vignes, l'entrée du golfe de Naples. Le bleu angélique des espaces tyrrhéniens scintille, moucheté de bateaux blancs minuscules. Bébé dort. Nous aussi peu après, les têtes proches dans des touffes ligneuses. L'après-midi passe comme un songe.

Lorsque nous retrouvons notre cache, les roues ont disparu. Couché dans mon pré de printemps, face à la mer, j'ai pensé un bien considérable de l'Italie et des Italiens. Nous tombons de haut. Volés ! Trop bête de se faire piquer la moitié de la poussette au moment précis où nous sommes en retard et devons dévaler, courant ou roulant, jusqu'à Marina Grande, pour reprendre le vaporetto de Naples et regagner le *Vulcania* avant l'appareillage.

Che fare ? La campagne est déserte. Pas tout à fait, si on l'observe bien. Deux amants s'étreignent à la napolitaine à l'ombre d'un citronnier. On s'approche. On toussote. Mille excuses de vous déranger en un tel instant, mais, *per cortesia*, vous n'auriez pas vu une personne

emportant des roues ? *Ruote* pour le *bimbo* ! Nous les avons déposées ici.

L'amant se retourne, rouge d'œil et de front. Oui, il a vu. C'est

une vieille de la ferme, là en bas. Et qu'on lui fiche la paix maintenant.

Descente sur la petite ferme de pierre. Un mur hérissé de tessons l'entoure. Je frappe à la porte. Des poules caquètent. Une paysanne en noir entrouvre. Où sont les roues, s'il vous plaît ? Des yeux de rat nous regardent par-dessous. La bouche ridée s'arrondit dans l'expression moustachue d'un étonnement absolu.

— *Che ruote* ?

Les roues, *porco dio* ! Les roues de notre poussette !

Le visage de cette femme s'illumine d'une innocence stupéfaite. Ses mains s'ouvrent, sèches et pieuses, comme pour une prière devant l'incompréhensible. Moi je guigne vers la cour, cherchant à découvrir le corps du délit entre un tombereau crotté et une vespa. Rien, vraiment rien.

Nous ne cachons pas notre suspicion mais quittons cette sorcière. Que faire de plus ? Nous sommes diablement pressés. Je regrimpe quatre à quatre vers le citronnier. *Tante scuse* ! J'interromps une seconde fois le Napolitain. L'homme tourne à peine la tête et me laisse entendre que j'exagère. Je force ma question : «Etes-vous sûr que c'était cette ferme-ci ?» *Eh*, marmonne-t-il, c'était peut-être bien celle-là.

Ainsi nous retrouvons nos roues. Une autre vieille, ressemblant comme une soeur à la précédente, derrière sa porte, nous sourit de ses trois dents et nous dit :

— J'en ai pris soin. Elles sont *in cantina*. Dans la cave.

Elle ajoute :

J'avais tellement peur qu'on vous les vole.



*La Trinité bernoise, la mère, la fille et le beau-fils... **

par Daniel ABIMI

Ma carrière a démarré à Berne, dans une de ces belles et grosses brasseries, un de ces restaurants bourgeois qui sentaient bon la bonne graisse. La brasserie se situait dans la vieille ville. Connue comme un endroit où la bourgeoisie venait s'encanailler avec des ouvriers, des artistes. Une bourgeoisie pas habillée du dimanche, mais habillée tout simple. Des restaurants avec des plats sans prétention, pas des trucs chers. Parce que la brasserie c'est un endroit où l'ouvrier vient se détendre, boire son verre. Pour le petit verre de tous les jours, il allait dans les petits bistros de quartier. Mais quand il sortait, il allait dans les brasseries. Il n'aurait pas eu les moyens d'aller ailleurs.

J'y suis resté une année et demie, le temps d'apprendre le métier.

Au début, j'étais derrière le buffet. Quatre mois après, promu sous-chef, j'étais aux ordres d'une femme solidement bâtie qui le tenait depuis quarante ans. Les employés étaient fidèles à la maison. Tel ce grand Suisse allemand aux cheveux blancs. Cinquante ans de service. À soixante-neuf ans, il était loin d'être fini.

Dans cette brasserie, tout était immense, énorme. Tu rentrais par une gigantesque porte battante dans une grande salle avec des lustres, partout. Au fond, il y avait le buffet. Puis un escalier en colimaçon te menait à la cuisine. Dans un coin, une porte cochère, pas très large. Sur le côté, tu avais le rail où ils descendaient des demi-veaux, des demi-bœufs et des moutons entiers. La barbaque, toute la barbaque descendait par-là. À la cuisine, il y avait des bouchers. Sur place, ils préparaient la viande, enlevaient la peau, vidaient les bêtes. Sauf la chasse. La chasse, on éviscère, on n'enlève pas la peau.

En bas, il y avait aussi des bassins en granit. Il y en avait onze. T'imagines la taille de la cuisine. Elle devait bien faire deux cents mètres carrés. D'un côté, les casseroles, de l'autre, deux immenses viviers. Truites. Brochets. Carpes... Fallait voir ces machins. On les pêchait comme ça, à la main.

Un peu plus loin, la confiserie. Un type complètement fou, autrichien, créait des gâteaux, des pièces montées,

monstres de sucre qui faisaient deux mètres cinquante pour près de cent kilos. Avec l'Autrichien rien n'était simple, mais la patronne savait. La première fois, elle m'a dit: «Laurent, vous descendez la bière...»

Je lui dis: «Mais je descends où?...»

— Descendez...

Je descends à la cave, je vois le gaillard, énorme. Il prend la bière, deux caisses de bouteilles. Je me dis: «Nom de Dieu...».

La patronne savait. De sang-froid, il ne fallait rien lui demander. La patronne attendait 23 heures pour descendre. Assis dans son local, il fumait. Complètement pété. Il discutait, expliquait, dessinait, expliquait. Puis la patronne remontait.

«Mais qu'est qu'il y a, madame?...»

Elle m'a juste dit: «Vous verrez demain...»

Il travaillait toute la nuit. Le jour, on ne le voyait pas. Tout seul, en bas. Avec ses bières. Un soir, je le vois par terre, en train de tirer du sucre sur une plaque. Il gueulait je sais pas quoi... Quand je l'ai regardé... Ce qu'il avait fait... Je me suis dit: «Mais c'est un génie, machin...» Mais saoul...

Je me dis: «Mais ce n'est pas croyable...».

Un gâteau. Glacé, meringué.

Il ne travaillait que la nuit. Le jour, fallait rien lui demander. Il commençait à 18 heures, il finissait à 9 heures. Pété, pété, pété...

De sang-froid, t'aurais dit un pauvre mec.

Pété, un génie...

Un jour, je me suis dit: «Je comprends les types qui ont du génie, dans la musique, dans la peinture, dans la sculpture...» À un moment donné, ils se saoulent la gueule, ils fument des joints, ça doit les décupler, les rendre grands. David contre Goliath, prêts à tout. Moi, ça m'avait toujours étonné. Mais là, je me suis dit: «Je comprends...»

En haut, il y avait aussi une grande salle. Huit cents places et une scène, quasi un théâtre.

La soirée des officiers, c'était quelque chose. Huit cents officiers. Des torches, la sonnerie aux morts, tous au garde-à-vous. Ils venaient saluer la mémoire de leurs

copains décédés pendant l'année. C'étaient dix, quinze morts... Des fois, tu en avais même vingt-cinq, cela dépendait des années.

En bas, tu avais trois bouchers, le pâtissier, vingt-sept cuisiniers, deux sous-chefs, le chef de cuisine. Un piano à gaz, un au charbon. Le piano, c'est le fourneau. Il devait bien faire dans les dix mètres de long. Derrière, dans la cour, il y avait une poche à charbon. Tu tirais et le charbon descendait directement dans les fourneaux.

La brasserie n'était pas toujours pleine. Mais quand tu en avais huit cents en bas, cent cinquante en haut, et encore cent cinquante dans l'autre salle... Ça faisait plus de mille couverts. Ça y allait. Ça bossait. Les bouchers. Deux entrecôtes. Ils coupaient, ils envoyaient. Fallait voir. C'était fabuleux, l'organisation. Ils ne se marchaient jamais dessus. Tout était impeccable. Pour nourrir mille personnes, t'as intérêt.

Mais nous, au buffet, on était dans une de ces merdes... Le buffet, c'est le domaine des boissons. Il y avait en réserve des milliers de litres de vin... Sans parler de la bière, parce que la bière montait du sous-sol. Trois cavistes, dans une cave de deux cent cinquante mètres carrés, huit mètres de plafond, des bouteilles jusqu'en haut, des tonneaux en bois, à perte de vue. Une véritable usine. Mon père était impressionné quand il a vu ça. Vraiment. Il n'a rien pu dire. Moi, je buvais du rosé pour la première fois. J'ai adoré. Du rosé zurichois, une pure merveille. Ils ont des bons vins, mais il faut manger comme eux...

Une fois par semaine, on avait encore la bourse au blé. Il y a un grand tableau, deux types sur une échelle, les négociants au téléphone. Beaucoup de bruit, beaucoup d'agitation dans la brasserie. Au menu, jarrets de porc. On découpait deux cents jarrets de porc. Ils les mangeaient tièdes. C'était plus simple pour le service. Deux cents jarrets montaient des cuisines par quatre passes électriques. Le jour de la bourse au blé, on mettait en perce une quarantaine de tonneaux. On gardait les quatre derniers pour faire la mousse. On alignait les chopes sur le bar du buffet de neuf mètres de long. On tirait, tirait, tirait... On foutait la mousse en dernier... Des centaines de litres en quelques heures... Les types buvaient ça, avec le jarret et une moutarde un peu forte. C'était très bon tout ça... Le pain, on n'en parle pas... Les miches descendaient les unes après les autres dans de grands tuyaux. Le pain tombait en cascade. Fascinant...

Un soir, je descends en cuisine dire bonjour au chef. Le chef, il n'y a que le patron qui avait le droit de le voir. Tu vas derrière une porte vitrée, tu sonnes, c'est lui qui vient ouvrir. Toi, tu n'ouvres pas, tu ne peux pas. Le chef est assis sur un grand tabouret, surveille tout, note tout, un grand bonnet sur la tête. Je me dis, bon ben, je vais aller regarder: «Bonjour, dis donc, chef, je peux venir voir un peu la cuisine?...»

Il ouvre la porte, il me donne un verre. Puis tout d'un coup j'entends un drôle de bruit...

«Qu'est-ce que c'est ça?...»

Il y avait encore des types, là, en train de nettoyer...

Le chef m'a dit: «Attends...»

Le bruit devenait de plus en plus fort. Comme un roulement d'eau: «Nom de Dieu, mais c'est bizarre ça...» Tout d'un coup, je vois des gaillards, avec des seaux immenses. Je les vois vider tout un merdier à travers une grille au sol.

Le chef m'a dit: «Tu vas voir... Attends encore quelques minutes...»

Tout d'un coup, ils étaient là... Ô nom de Dieu... Ô putain... Des rats d'égouts... Gros comme ça... J'en revenais pas. Ils étaient sous la grille en attendant qu'on leur balance les restes. Quand les rats arrivaient, ils faisaient un bruit. Tu les entendais. Ils soufflaient fort. On aurait dit le bruit d'une locomotive à vapeur. On leur versait dessus le restant de la bouffe. Un quart d'heure après, il n'y avait plus rien, tous les restes loin, tout était nettoyé... Gavés, les rats. Et chaque soir, ça recommence. Le chef tape sur la grille et ils rappliquent...

Je demande: «Ils viennent d'où?»

— Ils font jusqu'à trois kilomètres...

Mais des machins énormes... Moi, je regardais ça, j'avais le trou du cul collé, tu n'y aurais pas foutu une aiguille à coudre. Mais la trouille, le bruit... Les rats d'égouts, ils bouffent tout, viande, légumes, tout... Aussi les os... Moi, je ne savais pas qu'ils rongeaient les os. Si ça te chope une main ou un... T'es mal...

Des rats noirs, gluants...

Ah salaud...

En dehors du boulot, Berne était une ville bien agréable. Avec de très vieux restaurants où on parlait encore le dialecte bernois. On allait chez une petite vieille pour manger le pied de cochon. Huitante ans, la vieille. Elle faisait de ces röstis. Un petit bistrot, comme chez nous, familial. Le vieux au buffet, la vieille derrière, deux serveurs ou deux serveuses qui avaient déjà dépassé l'âge,

qui n'avaient plus de dents de lait... Mais alors ça marchait. Toujours plein.

Ce que j'aime dans ces bistrotts, c'est propre mais il y a de la poussière... Quand il n'y a pas de poussière, pour moi, il n'y a pas d'âme. Pas de discussions, pas de gens qui s'agitent. Il n'y a rien... Une horreur. Comme quand j'entre dans un appartement où il n'y a pas de poussière. Je me dis: «Mon Dieu, personne ne se déplace, personne ne crie. Une horreur...»

Des fois, je gueule: «Mon Dieu, ce que c'est froid...»

Oui mais propre...

Justement. C'est ça le problème: «Vous n'invitez jamais personne? Il n'y a pas de poussière chez vous? Il n'y a rien?»

On n'aime pas ça: «Vous savez, ça fait sale...»

Je dis: «Ah non, pas pour moi.»

Je ne dis pas partout, mais juste un peu. Qu'on devine le vécu, qu'on voie un dépôt de vie, comme dans le vin.

On bossait onze heures par jour. Peu de temps pour se faire des connaissances – j'ai plutôt fait des reconnaissances dans la sexualité. Je sortais de ma campagne, je découvrais la ville, je découvrais le monde. Naturellement, ça m'excitait. Comme un renard lâché dans un poulailler...

Non, autrement, je n'ai pas fait tellement de connaissances. Clients mis à part. Un classique du métier, les clients et leurs habitudes. J'ai vite appris à les observer et étudier leurs comportements. Comme ce couple de petits vieux qui venait chaque jeudi, à la même heure. *Temperietes Bier!* On savait, ils arrivaient, on pouvait commander les bières. Ils ne changeaient jamais d'avis. Il y a des gens comme ça...

Hier, aujourd'hui, demain, toujours tu auras ces gens, qui veulent toujours la même chose, le même vin toujours, le même truc, toujours. Pour nous, c'est plutôt agréable, ça nous fidélise le client, ça le visse à la table. C'est très agréable pour le tiroir-caisse. Moi, j'ai connu une pétée de gens qui venaient le lundi, parce qu'il y avait saucisse, le mardi, parce qu'il y avait rôti, le mercredi, parce qu'il y avait escalopes panées. Quand on y pense, c'est quand même assez extraordinaire ce qui se passe dans la tête des gens. Seulement, c'était leur truc... Les hommes d'affaires, ils venaient le vendredi, ne sortaient jamais le samedi. Parce qu'on dit que le samedi, dans la bonne restauration, c'est plutôt la classe moyenne. Voyez-vous? Tandis que le vendredi c'était la haute, celle des cadres supérieurs.

L'époque était quand même un peu coincée de la fesse. Mais il y avait quelques bars où l'on pouvait s'amuser,

comme le Babalou. Un bar avec plusieurs orchestres, qui jouaient déjà du rock. Il y avait même deux ou trois autres bars, qui étaient pas mal du tout. Et puis, les pizzerias, qui devenaient vraiment à la mode. On allait manger des pizzas, parce que c'était bon marché. On la payait quatre francs cinquante. Et puis, il faut reconnaître que c'était assez bon. Au début, t'avais des pizaiolos qui savaient y faire, qui travaillaient la pâte, la faisaient lever, la laissaient reposer. Il y avait du métier. C'était une façon de faire, une façon de battre sa pâte, une façon de la faire voler. Du cinéma. Mais aussi une façon d'aérer la pâte. Si on se donne de la peine, on peut faire du bon. Parce que la cuisine italienne est quand même magnifique. Ici, la cuisine italienne se résumait trop longtemps aux spaghettis quand t'es pété le matin. Tout juste bonne à te remplir l'estomac...

Je suis resté à Berne une année et demie, logé dans une chambre, tout en haut, dans les combles. Je m'entendais bien avec les patrons. Ils m'aimaient bien. Lui était le grand patron des hôteliers de Berne. Pas n'importe qui.

Bien sûr, j'ai pas appris l'allemand. Mais pas un mot. En revanche, je me suis dépuclé. Mais alors, à fond. La cheffe de service, sautée. Après la mère, j'ai sauté la fille et le beau-fils. Quel cirque... Mais pas la patronne. Non, non, non, pas du tout... Elle était sympa, petite, boulotte, la vraie femme de bistrot. Mais je sais qu'elle s'envoyait de temps en temps un cuisinier. Souvent fatigué, son mari commençait à se friper de la queue. Alors la patronne s'offrait de temps en temps un petit supplément de frites. Parce qu'ils étaient beaux les casseroles, un peu poilus aux jambes, bien foutus, bien musclés. Elle avait raison. Elle ne faisait de mal à personne.

Le vieux, il ne pouvait plus. Lui, il avait le restaurant, une grande ferme et sa présidence des cafetiers-hôteliers-restaurateurs. À la ferme, il avait des cochons et de grands arbres fruitiers. Alors il gueulait quand on donnait la becquée aux rats. Les restes de viande, d'accord, mais les légumes, il fallait les mettre dans des boilles pour ses cochons. Et quand il en tuait un, il revendait la viande au bistrot. L'argent revenait chez lui. Avec les fruits, on faisait de la confiture. Pour le beau-frère, qui avait un hôtel. Rien ne se perdait, chez eux...

* Extrait du roman publié récemment aux Editions Bernard Campiche

Chocolat chaud

par Jean Chauma

Assise devant une énorme tasse blanche de chocolat chaud et crémeux, Geneviève regarde la pluie d'octobre tomber en lourd rideau épais. Cela la glace jusqu'au fond du ventre. Ses deux mains jointes entre ses cuisses, elle frissonne. Elle ne cherche pas à voir ce qu'il y a à voir derrière l'eau. Elle ne le sait que trop. La campagne boueuse, le hameau désert et, au bout du sentier, la maison de ses parents et de ses dix frères et sœurs. Dehors il y a l'ennui, la tristesse recouverte de pluie. Et elle, à dix-huit ans, s'est déjà résignée à ce dehors. Elle a bien tenté la fuite par la came, mais le voyage s'est terminé par la prison du bourg, aussi froide, humide et désolée que tout le reste.

Geneviève passe sa main dans ses cheveux tondus. Toute la famille a eu des poux.

– Ils repousseront, lui dit gentiment Mado de derrière le comptoir.

L'Auberge de Mado, c'est le seul havre de chaleur dans la vie de Geneviève. Elle y passe son temps, retardant toujours le moment de rentrer dans sa famille.

À l'autre bout du bar, des jeunes qui jouent au billard l'appellent : « Viens Geneviève, on s'en va. »

C'est la bande. Dans de vieilles bagnoles, bonnes pour la casse, ils passent de bistrot en bistrot, s'arrêtant de temps en temps dans la nature pour fumer des joints. Sans l'auberge et sans la bande, Geneviève se serait ouvert les veines depuis longtemps.

Elle se lève pour prendre un minuscule blouson de cuir noir râpé à une patère.

Dans l'autre pièce, celle de la salle à manger, elle remarque un jeune homme qui lit devant le foyer de la cheminée. Il lit avec beaucoup d'attention un livre à la couverture en carton noir et jaune. Avec application le jeune homme suit les mots avec son doigt, il fronce les sourcils comme s'il devait déchiffrer ce qu'il lit. Geneviève le trouve très beau, d'une jeunesse sans soucis. Tout en lui respire le calme, la tranquillité, l'évidence. Elle sourit. Elle aimerait s'asseoir à ses côtés et rester là, dans la vie du jeune homme. Celui-ci tourne la tête doucement, lève

les yeux vers elle, tout en gardant le doigt sur une page du livre, lui fait un merveilleux sourire, plein de joie et de tendresse.

Geneviève croit entendre : « Salut petite sœur. » Elle rougit. La bande l'appelle.

*

La bande est venue dans ce bistrot sordide où le patron ne les aime pas, parce que c'est le seul où il y a un baby-foot. Les garçons jouent, les filles se partagent une Marlboro, la dernière.

Depuis un moment, Geneviève fixe un homme attablé près de la fenêtre. Il porte une casquette et un loden vert, comme en portent les citadins qui viennent chasser dans la région. Une barbe épaisse recouvre une partie de son visage, le col de son manteau est relevé.

Elle ne sait pas pourquoi, mais il lui rappelle quelqu'un, elle cherche depuis tout à l'heure, sans trouver. L'homme lit un livre. Une ou deux fois déjà, il a soulevé le rideau brodé blanc poussiéreux pour regarder dehors. Puis il revient au livre, un livre à la couverture souple, glacée, toute noire. Du doigt l'homme semble suivre les mots qu'il lit. Malgré la casquette et la barbe, elle le devine concentré sur sa lecture. Sans réfléchir, Geneviève s'avance vers la table.

– Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est ?

L'homme lève les yeux vers elle, du regard lui montre la pendule au-dessus du comptoir et lui fait un magnifique sourire.

La forme blanche d'une voiture stoppe de l'autre côté de la rue. L'homme soulève le rideau. Écornant son livre pour marquer la page, il le range dans une poche de son manteau et, sans regarder Geneviève, il se lève. Elle fait quelques pas en arrière pour le laisser passer. Sans dire au revoir, il sort dans la pluie.

Geneviève soulève le coin du rideau, la voiture n'a pas bougé, le moteur tourne. Le barbu traverse la rue et

pousse la porte de la banque en face. Elle reste comme ça, le coin du rideau entre les doigts, en équilibre au-dessus du guéridon où l'homme à l'instant était attablé. Elle attend. Sans bouger. Sans respirer. L'homme au loden sort de la banque, monte dans la voiture blanche qui démarre. La sirène d'alarme fait sursauter Geneviève. Elle renverse la tasse qui traîne sur la petite table.

*

Geneviève sort de la voiture en courant. Il pleut des trombes d'eau. Elle s'engouffre dans la chaleur odorante de l'auberge de Mado. La femme se penche par-dessus le comptoir et embrasse la jeune fille.

– Je t'ai déjà servi ton chocolat.

Elle désigne du menton la salle à manger où flambe un magnifique feu. Le jeune homme y est attablé. Il lit en s'aidant du doigt un livre tout noir. Devant lui, sur la table, il y a deux tasses blanches remplies de chocolat.

Geneviève s'avance et s'assoit devant une des tasses. Le jeune homme la regarde, lui sourit tendrement et lui dit :

– Tu connais les romans de série noire ?

– Elle fait non de la tête.

– J'ai bientôt fini celui-ci, tu pourras le lire.

* Nouvelle publiée une première fois en 2009, dans le recueil du même nom, aux Éditions Antipodes, à Lausanne.

** Depuis la publication de *Bras cassés* (Antipodes 2005), Jean Chauma poursuit un travail littéraire qui renouvelle profondément notre connaissance du banditisme, avec notamment trois titres phares édités chez BSN Press : *Le Banc* (2011), *Échappement libre* (2013) et *À plat* (2015).

Toutes les illustrations de ce numéro du journal *le persil* sont des reproductions d'après les œuvres des résidents de la Fondation du Levant, réalisées dans l'atelier de Marie-José Imsand

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéros 109-110-111, hiver 2015-2016

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.
fr abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil Président: Daniel
Rothenbühler, Vice-président: Dominique Brand,
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture et du Canton de Vaud.** Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. tirage: 2500 exemplaires (1500 pour la Fondation du Levant).